

HOMOSEXUALITÉ ET RÉVOLUTION

Daniel Guérin est né à Paris, le 19 mai 1904. Au moment où il a composé ce *Cahier*, à la demande du *Vent du Ch'min*, il était donc entré dans sa quatre-vingtième année. Par ses parents, il est d'origine bourgeoise libérale. Mais à vingt-six ans, il a rompu ses amarres et il est entré dans le mouvement révolutionnaire. Il explique dans ce *Cahier* comment ses rapports sexuels avec de jeunes ouvriers l'ont familiarisé avec la lutte des classes. Il a été tout à la fois, ou successivement, syndicaliste révolutionnaire, socialiste de gauche, sympathisant trotskyste, enfin communiste libertaire.

Son tempérament militant l'a amené à combattre le colonialisme et le fascisme, en même temps qu'il prenait publiquement la défense des homosexuels victimes des préjugés puritains. Cette dernière vocation l'a amené, après la crise de Mai 68, à laquelle il a participé activement, à rejoindre feu le *Front homosexuel d'action révolutionnaire* (F.H.A.R.). En revanche, il se montre d'une extrême sévérité à l'égard des homosexuels de droite qui évitent de s'assumer et contribuent ainsi à perpétuer le « tabou ».

Bisexuel, comme l'était son père, Daniel Guérin est veuf, père et grand-père.

SOMMAIRE

Première partie : UNE APPROCHE « OBJECTIVE »

| | |
|---------------------------------------|-----|
| 1. Question de définition | - 2 |
| 2. Sexualité et homosexualité | - 2 |
| 3. Un cas d'espèce | - 3 |
| 4. Au cœur du sujet | - 5 |
| 5. Homosexualité et contre-révolution | - 7 |
| 6. Des progrès accomplis | - 8 |
| 7. En guise de conclusion | - 9 |

Seconde partie : DES COROLLAIRES SUBJECTIFS - EXTRAITS - 10

| | |
|--|------|
| 1. <i>La Vie selon la chair</i> | - 10 |
| 2. Kinsey et la sexualité | - 11 |
| 3. De la répression sexuelle à la Révolution | - 12 |
| 4. <i>Autobiographie d'une jeunesse, d'une dissidence sexuelle au socialisme</i> | - 13 |
| 5. Être homosexuel et révolutionnaire | - 13 |
| 6. Une lettre du regretté Pierre Hahn | - 16 |
| 7. <i>Eux et lui</i> | - 17 |
| 8. <i>Le Feu du sang</i> | - 19 |
| 9. Journal trop intime | - 21 |
| 10. Interview à la revue <i>Sexpol</i> | - 21 |
| 11. Interview à la revue <i>Plexus</i> | - 22 |
| 12. Homosexualité et Révolution chez Proudhon | - 23 |
| 13. Un homosexuel de gauche qui ne s'assume qu'à demi | - 24 |
| 14. Aragon victime et profiteur du tabou | - 25 |
| 15. Interview à la revue <i>Masques</i> | - 25 |
| 16. Interview à la revue <i>Homo 2000</i> | - 26 |
| 17. Propos secrets de Roger Peyrefitte | - 26 |

QUESTION DE DÉFINITION

Commençons par mettre au point une question de vocabulaire. Que faut-il entendre par le mot homosexualité? Quel contenu doit-on donner au mot Révolution?

Le premier de ces termes est lourd et laid. Il a été fabriqué, à la fin du XIXème siècle, par la sexologie germanique. Il désigne l'intérêt qu'un être humain (masculin ou féminin) porte à une personne du même sexe. (Je ne traiterai que de l'homosexualité masculine, connaissant mal, et pour cause, l'homosexualité féminine).

Ceci posé, nous restons encore dans le vague. Car ce penchant peut se manifester de toutes sortes de façon: désincarné, sublimé, ou furieusement physique. Entre mâles, il peut s'adresser à des adolescents, à des hommes faits, voire à des enfants, à des minets comme à des athlètes, à des androgynes fluets ou à des hercules. Il arrive qu'il penche vers le sadisme ou vers le masochisme, qu'il raffole du cuir ou du caoutchouc, que le tente tel ou tel fétiche, qu'il soit actif ou passif ou les deux tour à tour, qu'il ait une prédilection pour les imberbes ou pour les moustachus, les barbus, que la limite d'âge de son partenaire soit plus ou moins élevée, que sa préférence aille aux dimensions du pénis ou à la dureté des muscles, qu'il affectionne la nudité ou préfère l'accoutrement et, dans ce dernier cas, les frusques civiles ou l'uniforme, qu'il pratique la fidélité dans le couple ou le coup de foudre pour le premier venu, ou encore les deux à la fois.

Mais ces nuances ne sont relativement que vétilles. Beaucoup plus importante est la différence entre l'homosexuel exclusif et le bisexuel.

Le mot homosexualité ne devrait-il donc cerner qu'une minorité d'individus que les hasards de la vie, ou la répétition pavlovienne, ou encore le complexe de castration ont accoutumé à se détourner du sexe féminin? C'est sans doute le verdict de la morale bourgeoise et chrétienne qui a conféré son caractère extensif et péjoratif à cette manière d'aimer. Le mot devrait tomber en désuétude au fur et à mesure que disparaîtraient les lois homophobes, les préjugés à l'égard de la chose, enfin les foudres d'une Eglise qui s'obstine d'autant plus à vitupérer contre ce penchant que nombre de ses prêtres - et pour cause - s'y adonnent ou tentent de s'en défendre. Mais nous verrons plus loin que la société bourgeoise, fondée sur la famille, ne renoncera pas si facilement à l'un de ses derniers remparts.

Soupeons maintenant le mot Révolution. Le terme a été galvaudé. Jusqu'au fascisme qui a osé se prétendre « révolutionnaire ». N'importe quel tyranneau de pays sous-développé a le front de se targuer d'un « Conseil de la révolution ». Quant au bloc des pays de l'Est, qui exercent une dictature impitoyable sur leur prolétariat et commettent l'imposture de nommer « socialisme » leur capitalisme d'Etat, quant aux partis dits « communistes » qui se font les instruments serviles d'un empire totalitaire, ils ne sauraient se faire passer pour révolutionnaires.

Mais le mot Révolution ne doit pas être banni pour autant. Il conserve un sens historique précis et irréfutable. Il désigne le soulèvement des masses laborieuses opprimées et exploitées séculièrement et leur effort d'auto-affranchissement, en même temps qu'il marque la désaliénation de chaque individu. D'où le rapport dialectique à établir entre les mots homosexualité et Révolution. Le présent cahier s'y efforcera.

SEXUALITÉ ET HOMOSEXUALITÉ

Pour une claire et exacte compréhension du sujet que nous abordons maintenant, il faut se mettre bien dans la tête que l'homosexualité n'est pas un phénomène à part, en quelque sorte spécialisé, mais une simple variante d'une immense propriété de la nature animale et humaine: la sexualité. Elle ne peut donc

être comprise et décrite qu'à l'aide d'une investigation globale sur le fonctionnement sexuel. Dans son rapport avec la Révolution, c'est moins de l'homosexualité qu'il s'agit, que de la sexualité tout court, de ce que Freud désigne sous le vocable de libido. Le problème qui se pose à nous est donc celui de la compatibilité entre le libre exercice de l'instinct sexuel et les contingences, les exigences de la lutte révolutionnaire. Baiser beaucoup, serait-ce nuire à l'action révolutionnaire ou au contraire l'exalter?

Nous nous trouvons ainsi projetés au coeur d'un vieux débat entre militants révolutionnaires. Les uns, comme Robespierre, comme Proudhon, comme Lénine, fondent l'efficacité révolutionnaire sur la « vertu », sur la continence et prétendent que l'émission trop fréquente de sperme affaiblit, émascule la combativité des contestataires de l'ordre bourgeois. Si nous voulions tirer à la ligne, nous pourrions multiplier les risibles citations de ces farouches gardiens des bonnes moeurs, jusqu'à supputer qu'ils seraient peu doués sexuellement ou qu'il refouleraient d'aberrante façon leurs appétits charnels.

A leur rencontre, d'autres révolutionnaires soutiennent que l'attrait de la volupté n'affadit nullement l'énergie du combattant révolutionnaire mais que bien au contraire l'orgasme va de pair avec la furia militante. Tel a été le point de vue affiché publiquement sur les murs de la Sorbonne par la jeunesse luxurieuse de mai 1968.

Bien entendu, il s'agit ici, dans une certaine mesure, de cas individuels, le potentiel sexuel variant d'un être à l'autre, de zéro à l'infini et certains échauffés étant vidés plus vite que d'autres. Tout est également question de proportion et de mesure. S'amollir dans les délices de Capoue d'une débauche débridée n'est pas, de toute évidence, la meilleure préparation à l'affrontement révolutionnaire. En sens contraire, une trop longue abstention des rapports physiques peut créer un état de tension nerveuse plus ou moins paralysante, donc peu propice aux audaces militantes. Ici la Révolution et le sport présentent des points communs. Un boxeur, un athlète, au sortir d'une nuit prolongée d'amour, ne sont guère aptes à des uppercuts précis ou à des records chronométrés. En revanche, un excès de chaste surentraînement peut faire du champion une lavette. Les managers le savent fort bien. Que les managers de la lutte sociale veuillent bien s'en inspirer.

L'homosexualité reproduit les mêmes schèmes. Elle n'a jamais nui, quoi qu'en puissent dire certains tartufes de la lutte de classes, à l'agressivité révolutionnaire, à condition de ne pas verser dans l'excès, dans les multiplicités de la drague. Si elle est objet de certaines réticences de la part de quelques « guides » autoproclamés du prolétariat, c'est pour une toute autre raison. Ils craignent que la dissidence sexuelle, si elle se fait ostensible, ne discrédite leurs militants aux yeux des homophobes, voire qu'elle les rende passibles de chantages et autres avanies. Mais ici nous mettons les pieds dans un autre domaine, celui du préjugé, du « tabou », qui frappe encore aujourd'hui, malgré les progrès accomplis, l'ensemble des homosexuels.

UN CAS D'ESPÈCE

Je ne saurais taire que dans ma recherche « objective » des rapports pouvant s'établir entre homosexualité et Révolution figure une part d'expérience personnelle. Lors de mon entrée dans la lutte sociale, je me trouvais être à la fois homosexuel et révolutionnaire, sans d'ailleurs pouvoir distinguer nettement quelle pouvait être la part de l'intellect (lectures, réflexions) et celle du sensible (attraction physique vers la classe ouvrière, révolte, rejet de mon ancien milieu bourgeois).

Toujours est-il que pendant de longues années je me suis senti comme coupé en deux, exprimant à voix haute mes nouvelles convictions militantes et, par force, me sentant contraint de cacher mes penchants intimes. Les extraits d'écrits divers que l'on trouvera dans la seconde partie du présent *Cahier* relatent, je crois, très exactement, cette dichotomie. Cruelle, car je suis par nature épris de franchise et extraverti. Je garde difficilement un secret. Je suis même bavard. Me taire, me renfermer m'est pénible. Avec des ca-

marades à qui je portais de l'amitié et avec lesquels je me trouvais en confiance, il me fallait trop souvent me mordre la lèvre pour ne pas m'aventurer dans une discussion sur la sexualité, encore moins défendre, même d'une façon impersonnelle, une version non orthodoxe de l'amour.

Il m'a fallu attendre jusqu'en mai 68, c'est-à-dire alors que j'avais dépassé la soixantaine, pour être délivré de cette lourde et quotidienne cachotterie. Et ce n'est que plus tard encore qu'il m'a été donné par hasard de découvrir que tel compagnon de lutte révolutionnaire de mes débuts dans le mouvement, ne se complaisait qu'avec des garçons, avec ses propres élèves, s'il était enseignant, avec de sémillants «ados» s'il gambillait érotiquement avec eux aux week-ends de la revue *Arcadie*.

Au surplus, ma venue aux idées révolutionnaires avait été, pour une part plus ou moins large, le produit de mon homosexualité, qui avait fait de moi, de très bonne heure, un affranchi, un asocial, un révolté. Dans mes essais autobiographiques, j'ai rapporté que mes convictions n'avaient pas tant été puisées dans les livres et les journaux révolutionnaires, bien que j'en eusse absorbé des quantités énormes, que dans le contact physique, vestimentaire, fraternel, pour ne pas dire spirituel, dans la fréquentation des cadres de vie de la classe prolétaire. J'ai appris et découvert bien davantage chez tel marchand de vélos, avec sa clientèle de loubards, dans telle salle de boxe et de lutte libre du quartier de Ménilmontant. J'ai échangé plus de libres et enrichissants propos dans l'arrière-boutique fumeuse de tel petit « resto » ouvrier, peuplé de célibataires endurcis, que dans les appartements cossus des quelques anciens condisciples que je m'étais forcé de continuer à fréquenter.

J'ai retrouvé dans les cris de révolte de Max Stirner, lorsque bien plus tard m'est tombé sous la main *L'Unique et sa propriété*, des fantasmes homosexuels proches de ce qu'avaient été les miens.

Il est à noter, pour ne rien omettre de mon parcours de toute une vie, que jamais, à aucun moment, de quelque façon que ce soit, l'intensité, la multiplicité, la frénésie de mes aventures homosexuelles n'ont prévalu sur mon intense activité militante en vue de changer le monde, n'ont occulté ma détermination, mon obstination révolutionnaires. Je le dis, non pour me vanter, mais parce que c'est la stricte vérité. Par ailleurs cette concentration sur ce qui a été pour moi l'essentiel ne m'a pas empêché, bien sûr, de boire goulûment à d'autres sources, de me griser de musique, de poésie, d'arts plastiques, de paysages et de voyages, bienfaitantes diversions qui détendent l'esprit pour rendre plus apte ensuite, mieux disposé à poursuivre la lutte militante.

Dois-je ajouter, enfin, pour détromper les malveillants qui mettraient en doute ma sincérité révolutionnaire - du seul fait que me fascinent les atours des jeunes ouvriers - que d'autres jeunes hommes, non moins attrayants, n'ont influencé en rien mon orientation sociale. Ainsi les charmes des jeunes soldats ne m'ont pas rendu militariste mais, tout au contraire, antimilitariste. De même, la virilité, le harnachement des jeunes nazis, auxquels, certes, je n'ai pas été insensible, n'ont pas fait de moi un fasciste, mais, bien plutôt, un antifasciste intraitable.

L'effet produit sur moi par les jeunes travailleurs a été, non pas simplement, de les avoir désirés mais qu'ils m'aient ouvert la perspective illimitée de la lutte de classes.

Ce n'est pas seulement le contact avec la jeunesse laborieuse qui a fait de moi un révolté. En tant qu'homosexuel, j'ai été l'objet d'humiliations et d'outrages ineffaçables. Quelques exemples: on traduit devant le tribunal correctionnel d'Aix-en-Provence un éminent professeur de philosophie, grand ami du génial bisexuel que fut Gérard Philippe. Indigné, j'écrivis au procureur de la République que les vrais coupables en la matière étaient ceux qui édictent des lois antisexuelles. L'inculpé écopa deux ans de prison ferme. Sur quoi il m'écrivit tristement que ma lettre, lue à l'audience, avait contribué à alourdir la peine.

Je me trouvais par hasard non loin de l'entrée des Chantiers de construction navale de la Ciotat lorsque j'ai été soudainement témoin d'une charge policière contre des manifestants, venus avec leurs gosses afin de protester contre le licenciement dont ils venaient d'être l'objet pour activité syndicale. Sommé

d'évacuer la chaussée, me voilà bousculé par les flics, que je traite de « garde-chiourmes ». Pour ce mot, on me traduit devant le tribunal correctionnel de Marseille et l'un des argousins, dépêché tout exprès par le commissaire de police ciotaden, fait passer aux magistrats un morceau de papier où l'on m'accuse de voiturier des « petits jeunes », ce que j'avais fait, mais en toute innocence. Ce « délit » me vaut une amende salée.

Une autre fois, je suis convoqué, avec ma secrétaire, chez le maire de la Ciotat. On m'en veut pour avoir conseillé aux membres du syndicat agricole, dont je faisais alors partie, de se rendre en délégation à la mairie pour se plaindre de promesses non tenues quant aux fournitures d'eau aux agriculteurs. Le maire s'exprime, devant ma collaboratrice, en ces termes: « Monsieur Guérin, que vous fassiez l'amour avec un marin, un para, un légionnaire, eh bien, la municipalité s'en fout, mais que vous nous enquiquiniez avec des histoires de flotte, ça, non! » Ma pauvre secrétaire était, comme on dit, dans ses petits souliers. Quant à moi, je serrais les poings de rage.

La maman d'un jeune joueur nautique à qui j'avais adressé une lettre de fraternelle sympathie crut devoir téléphoner à ma collaboratrice: « Dites à monsieur Guérin que nous ne mangeons pas de ce pain-là ».

La muflerie des homophobes ne connaît pas de bornes. Elle est génératrice, oui, de révolte. La révolte est l'école primaire de la Révolution.

AU COEUR DU SUJET

J'ai toujours nourri une sainte horreur pour le pervers, le cynique, le provocant en matière sexuelle. La lecture du marquis de Sade, malgré ses audaces tellement en avance sur son temps, n'a cessé de me répugner, dans la mesure où elle tend à avilir, à humilier, à rabaisser l'homme et donc à souiller la sexualité comme l'homosexualité. Le film qu'en a tiré Pasolini m'a été insoutenable et j'ai dû m'enfuir de la salle de projection. De même, j'ai quitté en plein spectacle une représentation de la pièce de Sartre, où trois épaves, dans un enfer imaginaire, évoquent les saloperies qu'ils ont commises au cours de leur vie terrestre.

En revanche, j'ai vibré à l'unisson avec le génial bonhomme Fourier, lorsqu'il ennoblit et sacralise tous les actes charnels, y compris ceux qu'il qualifie « d'ambigus », car ils font, selon lui, partie intégrante du concept d'Harmonie. Et, du même coup, j'ai maudit le bouquin récent d'un jeune loup de la plume, qui tente de déshonorer l'auteur du Nouveau monde amoureux en essayant de le faire passer pour un vulgaire débauché.

J'en arrive maintenant au coeur de mon sujet. A mes yeux, le préjugé homophobe, aux traits hideux, ne sera pas seulement contrecarré par des moyens que je qualifierais de « réformistes », par la persuasion, par des concessions à l'adversaire d'hétéro, mais il ne pourra être définitivement extirpé des consciences, tout comme d'ailleurs le préjugé racial, que par une révolution sociale anti-autoritaire. En effet, la bourgeoisie, malgré le masque libéral dont elle s'affuble, a trop besoin, aux fins de perpétuer sa domination, des valeurs domestiques telles que la famille, pierre angulaire de l'ordre social, elle ne peut se priver de l'adjuvant que lui assurent d'une part, la glorification du lien conjugal, le culte de la procréation, d'autre part, le soutien qui lui apportent les Eglises, adversaires obstinés de l'amour libre et de l'homosexualité (ainsi les invectives du pape et de certains évêques). Jamais la bourgeoisie dans son ensemble de lèvera tout à fait l'interdit contre les dissidences sexuelles. Un gigantesque coup de balai sera donc indispensable pour achever de libérer l'homme en général (mot générique qui englobe les deux sexes). La société bourgeoise est coupable d'avoir porté à excès la différenciation entre le masculin et le féminin. Elle s'est complue à rabaisser la femme au rang de poupée, de coquette, d'objet sexuel, de pin-up girl, tandis qu'elle accentuait parallèlement les traits antagoniques, « machistes », vaniteux, mufles, tyranniques des mâles.

La mutation profonde des mœurs, en cours de nos jours, l'essor des mouvements féministes et homosexuels, fort heureusement, réduit déjà l'écart entre les deux sexes, masculinisant la femme, féminisant l'homme, les amenant à se rassembler jusque dans la façon de se vêtir et dans le comportement. Cependant ce progrès demeure limité à certaines couches sociales et à certains espaces géographiques. Mais on est encore loin d'une symbiose que seule, semble-t-il, la Révolution sociale, de par sa fonction égalisatrice et réconciliatrice, pourrait parachever.

Le drame est que le déclin de l'authentique socialisme, la prospérité temporaire de ses déviations social-démocrates et post-staliniennes, l'échec répété des tentatives de subversion sociale, ont enlevé une bonne part de sa crédibilité à la perspective du « Grand Soir ».

Par ailleurs, l'émancipation récente, la commercialisation de l'homosexualité, la poursuite superficielle du plaisir pour le plaisir ont engendré toute une génération d'éphèbes « gays », foncièrement apolitiques, raffolant de gadgets stimulants, frivoles, inconsistants, inaptes à toute réflexion profonde, incultes, tout juste bons pour une « drague » au jour le jour, pourris par une presse spécialisée et la multiplicité des lieux de rencontre, des petites annonces libidineuses, en un mot à cent lieux de toute lutte de classes - même si leur bourse est dégarnie. Lors d'une algarade toute récente entre journalistes de cet acabit, les moins pollués par cette récupération capitaliste de l'homosexualité ont été injurieusement traités de « gauchistes » par leurs adversaires.

Une autre cause de la défiance de cette jeunesse à l'égard de toute option révolutionnaire est le fait dramatique que, dans les pays pseudo-révolutionnaires de l'Est et de Cuba, les homosexuels sont pourchassés, pénalisés plus durement que dans les pays capitalistes. La raison en est que l'homosexuel, qu'il le sache et le veuille ou non, est potentiellement un asocial, donc un virtuel subversif. Et, comme ces régimes totalitaires se sont consolidés en ressuscitant les valeurs familiales traditionnelles, l' amoureux des garçons y est considéré comme un danger social. Au cours de brefs séjours en Roumanie et à Cuba, j'ai pu vérifier moi-même la sorte de terreur homophobe dans laquelle croupit une jeunesse ardente, et qui ne demanderait pas mieux que goûter au fruit défendu.

Les persécutions dont sont victimes les homosexuels dans les pays dits socialistes ne sont nullement la preuve d'une incompatibilité entre homosexualité et Révolution. Car, précisément, ces pays où sévit une sorte de capitalisme d'Etat, reposant sur une terreur policière omniprésente, n'ont de socialiste qu'une étiquette grossièrement mensongère. Les authentiques libertaires respectent la liberté des homosexuels comme toutes les autres formes de liberté, car autrement ils se démentiraient eux-mêmes. Durant les premières années de la Révolution russe, alors qu'elle était encore, dans une certaine mesure, l'émanation du prolétariat, l'homosexuel y avait droit de cité.

Bien plutôt dans le temps, en 1793, Chaumette, le procureur général de la Commune parisienne, elle-même expression de l'avant-garde populaire, ne se gênait pas pour aimer les garçons et aucun sans-culotte ne s'immiscerait dans sa vie privée. Saint-Just, Camille Desmoulins n'étaient pas qu'hétérosexuels et la fidélité que le premier manifesta à Robespierre, jusqu'à accepter d'être guillotiné avec lui, semble bien avoir été une forme d'homosexualité sublimée.

Dans ma jeunesse, le service m'était fait du journal *l'En-dehors*, organe de l'anarchiste individualiste E. Armand, et l'homosexualité y était regardée comme une forme licite d'amour libre.

Depuis un petit nombre d'années, la presse d'avant-garde, jadis plus que réticente, ouvre ses colonnes aux homosexuels et lesbiennes; d'ailleurs son hospitalité intermittente n'est pas entièrement désintéressée, car elle y a repéré un moyen de recruter dans les rangs des dissidents sexuels.

Bien entendu, il n'est pas considéré comme indispensable d'avoir des penchants homosexuels pour être révolutionnaire, de même que l'on attend pas d'un révolutionnaire qu'il soit homosexuel.

HOMOSEXUALITÉ ET CONTRE-RÉVOLUTION

Ce serait sous-informer le lecteur que de lui celer le revers de la médaille. Beaucoup d'homosexuels, issus des classes privilégiées, professent des opinions contre-révolutionnaires. Ils s'assurent ainsi pour leurs escapades érotiques la tolérance, voire la protection du pouvoir. Ils s'arrangent pour échapper, de par leur statut social ou leur renom culturel, aux persécutions homophobes. Leur fortune leur permet de s'approvisionner sans risque ni peine en chair fraîche. D'ailleurs on ne devrait pas trop leur en vouloir puisque l'âge ou un physique médiocre leur interdisent les conquêtes masculines gratuites.

Mais combien déplaisante est la conduite de tels grands couturiers, de tels chorégraphes, de tels cinéastes, de tels traiteurs de luxe, de tels vétérans de l'aéronautique, de tels fleurons du Paris nocturne qui s'entourent d'un sérail de garçons, tout en versant aux caisses électorales des partis de droite. Trop souvent ils ont tendance à considérer comme du bétail - voire à faire disparaître - les beaux gosses qui ont été les délices de leurs nuits. Si d'aventure, l'un d'eux verse dans la délinquance, pour tenter de rivaliser avec leurs gros sous, ils n'esquisseront pas le moindre geste pour le tirer d'affaire et on les entendra maugréer d'avoir eu des relations trop compromettantes pour leur standing social.

Avoués, cachés ou refoulés, des écrivains, comme le poète Robert de Montesquiou-Fezensac (modèle du baron de Charlus), Pierre Loti, Abel Hermant, Jacques de Lacretelle, Marcel Jouhandeau, Henri de Montherlant, Julien Green, Roger Peyrefitte, des politiciens comme les anciens ministres Abel Bonnard, Louis Jacquinot, Roger Frey, des maréchaux comme Lyautey et de Lattre de Tassigny, des philosophes comme Gabriel Marcel, des historiens comme Pierre Gaxotte et Philippe Erlanger ont été, ou sont, des homosexuels de droite.

Bien qu'un peu plus ouverts politiquement: Marcel Proust, Jean Cocteau, François Mauriac.

Condamnable, au surplus, est l'utilisation du pouvoir pour contraindre les éphèbes à se prêter à des pratiques homosexuelles. Les historiens latins ont glosé sur l'empereur Héliogabale qui, faisant recruter par ses émissaires le mâle le mieux « monté » de l'Empire, sans toujours obtenir l'érection attendue, ordonna sa mise à mort et la confiscation des somptueux cadeaux dont il l'avait comblé.

Des abus odieux ont été imaginé en captivité par le cerveau frustré du marquis de Sade et mis en images dans le dernier film de Pier-Paolo Pasolini, aussi fidèle à l'original que répugnant.

Quand à « Ludwig », le roi Louis II de Bavière, on ne sait trop s'il exerçait son absolutisme sur les jeunes et beaux palefreniers qu'il faisait danser nu devant lui ou s'il éprouvait à leur égard des sentiments fraternels, transgressant ainsi les barrières de classes. Pour son plus récent biographe, Jean des Cars, les rumeurs répandues auraient été contradictoires. Selon les unes, le souverain était toujours soucieux de la santé de ses valets et il aurait ressenti « un grand bonheur » dans l'intimité des paysans, bûcherons, montagnards qui participaient à ses extravagances érotiques. Selon les autres, il aurait fait fouetter et marquer au fer rouge les domestiques placés comme espions par le premier ministre bavarois. Il aurait fait promener sur un âne un laquais puni et édifier une mini-Bastille pour la torture des gens. Dans la plus favorable des hypothèses, ce despote ne conjugait pas homosexualité et Révolution.

Soulignons encore que plus d'un homophobe intolérant et agressif n'est autre qu'un homosexuel qui a refoulé péniblement ses penchants naturels et envie sourdement ceux qui ont choisi d'y donner libre cours. On sait par le témoignage de leurs propres épouses qu'André Breton, pape du surréalisme, et Wilhelm Reich, psychanalyse marxiste, encourageaient toutes les libertés sexuelles, à l'exception d'une homosexualité qu'ils s'interdisaient.

Il est enfin des homosexuels, qui, prenant de l'âge et de la bouteille, confortablement mariés, comblés d'honneurs académico-politiques, s'efforcent de faire oublier les frasques de leur folle jeunesse (tout en

poursuivant en catimini la chasse aux garçons). L'un d'eux, apprenant que j'allais rédiger mes *Mémoires*, se fit conduire dare-dare à l'autre bout de l'hexagone, pour s'assurer qu'il ne figurerait pas dans la galerie de mes érotiques souvenirs. Plus tard, il me semoncera pour avoir, à défaut des siennes, évoqué avec une émotion complice, les préférences amoureuses de mon père.

Un histrion sur le retour dissimule et transpose son envie des garçons - qui le fait frémir d'une sainte horreur - en s'exhibant avec Lolita et encore Lolita.

Sa gesticulation chafouine avait fait naguère caricaturer Léon Blum par l'impitoyable Sennep. Mais aurait-il aimé qu'on lui rappelât qu'à Normale Sup il avait eu des ennuis pour incartade homosexuelle et que, bien plus tard, alangui sur sa couche, fagoté d'un pyjama mauve, tacheté d'or, il accueillait affectueusement de jeunes néophytes? Au demeurant, le prestigieux enjôleur de la S.F.I.O. ne se souciera ni de faire la Révolution, ni d'aider les homosexuels à s'affranchir.

Jean Lacouture, quand il contera à sa manière la vie des grands hommes, Blum et Mauriac, gomméra soigneusement ce qui fit de ces métiers de l'amour des êtres pleinement humains. L'hypocrisie recouvre d'un brouillard persistant les honteux de l'homosexualité.

Mais ne sommes-nous pas impitoyable, peut-être même injuste, pour ces pleutres, nous objectent les indulgents et les non-concernés? Ceux à qui nous nous en prenons, ne pourraient-ils pas invoquer des circonstances atténuantes, l'âge, le milieu social, familial, professionnel, le besoin d'une compagne et la paternité, la lourdeur d'un tabou millénaire qui les, qui nous écrase? N'auraient-ils pas droit, comme tout humain, à une certaine marge de tolérance, à un éventail de discrète bisexualité? Les rapports hétérosexuels ne sont-ils pas, trop souvent, incompatibles avec la publicité des amours garçonnières? Ne serait-ce pas la présente société bourgeoise, avec ses préjugés et ses menteries, qui les rend aussi lâches? Sans doute.

Pourtant ne devraient-ils pas admettre par eux-mêmes qu'en se calfeutrant ainsi dans un silence timoré, ils confortent, ils décuplent ce tabou dont ils sont eux aussi les victimes, dans la mesure où il les châtre, les rétrécit, les aliène? Un tabou que, pour la légitime accession au bonheur des maudits, il faudrait, bien plutôt, briser. Ne serait-ce que pour rendre à nos frères persécutés, les homosexuels à part entière, la joie de vivre, la fierté d'être, ne devrions-nous pas nous montrer dur, très dur pour les égoïstes, les inconscients qui se laissent encore intimider par le « qu'en dira-t-on »?

DES PROGRÈS ACCOMPLIS

Une meilleure connaissance des contemporains renommés,, soit qu'ils ne crient pas sur les toits leurs penchants intimes, soit qu'ils les assument publiquement, a réhabilité de nos jours les homosexuels anonymes, car des goûts partagés par tant de célébrités immunisent les moins biens lotis. Tel est le cas de Marcel Proust, André Gide, Roger Martin du Gard, Henri de Montherlant, Marcel Jouhandeau, René Crevel, Aragon, François Mauriac, le débonnaire pape Jean XXIII, les philosophes Michel Foucault et Roland Barthes, plus récemment encore Jean-Louis Bory, Yves Navarre, Dominique Fernandez (dans omettre Marcel Carné et Jean Marais).

Plus efficace encore est l'héritage culturel du passé. Une manière d'aimer vantée par Socrate, Platon, Plutarque, Virgile, par le gentilhomme anonyme qui acheta le nom du petit acteur William Shakespeare pour signer ses immortels sonnets uraniens et sa prodigieuse moisson théâtrale, par les génies des arts plastiques Michel-Ange et Léonard de Vinci, par les compositeurs Tchaïkovsky, Maurice Ravel et Francis Poulenc, par le peintre Géricault, par Paul Verlaine et Arthur Rimbaud, par le très grand poète américain Walt Whitman, et j'en passe, rassurent l'humble amateur de garçons sur ce qu'il avait cru être sa singularité.

La révolution de Mai 68 a achevé de conférer droit de cité à l'homosexualité, validée jusque dans la cour de la Sorbonne. Les prolongements de cette mutation historique se manifestent jusqu'à aujourd'hui. Feu le *Front homosexuel d'action révolutionnaire* (F.H.A.R.) et, plus récemment, le G.L.H.P.Q. (*Groupe de libération homosexuelle politique et quotidien*) ont scellé le rapprochement entre homosexualité et Révolution.

Mais il faut se garder de chanter victoire trop haut et trop vite. D'autres dangers guettent la mouvance homosexuelle: sa commercialisation à outrance, ses excès sur la place publique, parfois même ses inutiles provocations, la formation d'un vaste ghetto, aux rites sectaires, qui va à contre-sens du décloisonnement social, de l'universalité bisexuelle.

Sur le plan médical, le préjugé anti-homosexuel est ravivé par la propagation d'un fléau nouveau, le SIDA, qui frapperait prioritairement les homosexuels et certains drogués à drogues dures. La contagion serait le résultat, soit de l'acte sexuel avec des partenaires multiples, soit de l'usage de la seringue par les héroïnomanes. (Pourquoi cette multiplicité des partenaires homosexuels? Entre autres ,parce qu'il serait, malgré la licence accrue des rapports hétérosexuels et en dépit du tabou qui pèse encore sur les relations homosexuelles, plus expéditif de « lever » un garçon qu'une fille). Dans un cas sur deux, le mal semble être mortel, à plus ou moins longue échéance. L'affection, supposée d'origine virale, est encore mal connue.

Même s'il n'y avait pas lieu d'attribuer aux mises en garde prodiguées par la médecine et les médias des intentions malignes, des arrière-pensées homophobes, il n'en reste pas moins qu'elles pourraient avoir des effets dissuasifs, attentatoires à la pleine liberté amoureuse, revendiquée et conquise par la jeunesse homosexuelle.

Comme on le constate aujourd'hui aux Etats-Unis, un brutal retour de flamme pourrait succéder à l'actuelle permissivité. Et d'autant plus aisément que cette régression serait accompagnée sur le plan politique par un retour en force de l'extrême-droite.

En France, l'odieux amendement Mirguet, qui voulait faire passer l'homosexualité pour un «fléau social», pourrait - qui sait ? - resurgir des cartons parlementaires.

Ne cessons pas d'être sur nos gardes.

EN GUISE DE CONCLUSION

Concluons en résumant. Homosexualité et Révolution, si elles ne sont nullement incompatibles, proviennent de prémisses totalement différentes. La première est une version naturelle mais particulière, minoritaire bien que numériquement non négligeable, de la fonction sexuelle, variable selon les latitudes et suivant le cas, exclusive ou partielle, permanente ou occasionnelle. La seconde est le produit de l'injustice sociale universelle, de l'oppression de l'homme par l'homme. Elle menace et remet en cause les privilèges de toutes sortes, l'ordre établi dans son ensemble. Elle s'expose, en conséquence, à une résistance armée des nantis, dont elle ne pourrait venir à bout sans recourir, dans une certaine mesure, à l'usage de la violence. Une violence qui ne serait, en fait, qu'une contre-violence, et qui, si elle s'avérait, dans certains cas, inévitable, viserait à abolir à tout jamais la violence.

Les avantages remportés sur l'homophobie par ses victimes ne peuvent être, en tout état de cause, que limités et fragiles. En revanche, l'écrasement de la tyrannie de classe ouvrirait la voie à la libération totale de l'être humain, y compris celle de l'homosexuel.

Il s'agit donc de faire en sorte que la plus grande convergence possible puisse être établie entre l'une

et l'autre. Le révolutionnaire prolétarien devrait donc se convaincre, ou être convaincu, que l'émancipation de l'homosexuel, même s'il ne s'y voit pas directement impliqué, le concerne au même degré, entre autres, que celle de la femme et celle de l'homme de couleur. De son côté, l'homosexuel devrait saisir que sa libération ne saurait être totale et irréversible que si elle s'effectue dans le cadre de la révolution sociale, en un mot que si l'espèce humaine parvient, non seulement à libéraliser les moeurs, mais, bien davantage, à changer la vie.

Cette convergence, pour être crédible et effective, implique une révision fondamentale de la notion même de révolution sociale. Le capitalisme d'Etat des pays de l'Est est autant à rejeter que le capitalisme privé de l'Ouest. Seul un véritable communisme libertaire, antiautoritaire, antiétatique serait à même de promouvoir la délivrance, définitive et concomitante, de l'homosexuel et de l'individu exploité ou aliéné par le capitalisme.

SECONDE PARTIE : Des corollaires « subjectifs »

Pour faire suite à la première partie de ce *Cahier*, voici un choix de confessions portant sur le même sujet: extraits de mes livres, autobiographies, interviews, articles. Il s'y trouvera, certes, quelques redites, mais ne vaut-il pas mieux, pour tenter de convaincre et, comme on dit, enfoncer le clou, s'exprimer plutôt deux fois qu'une ?

1. LA VIE SELON LA CHAIR

Roman, 1929 (Avant-propos inédit de 1982)

Si vous vivez selon la chair vous mourrez.

Saint Paul

Il y a un peu plus d'une moitié de siècle, en 1929, je publiais un roman à composante homosexuelle. C'était à l'époque plutôt rare et scabreux. Son titre, s'il était tiré de saint Paul, l'était dans un sens moins draconien puisque, à l'opposé de l'apôtre, ce triste refoulé, il n'était pas question que l'on en meure. Le sujet était traité en demi-teintes, par petites touches, sans appuyer, démarche dictée par la prudence, mais plus encore parce que je me complaisais dans un genre de roman dit psychologique, excluant les péripéties externes jugées superflues, et aussi que je regardais mon penchant, de pratique récente, comme chose trop sérieuse pour être abordée de façon crue, grivoise ou scandaleuse. Le livre n'en suscita pas moins un tollé parmi mes proches. Mon père qui, pourtant, pratiquait les mêmes manières d'aimer, n'admit pas qu'on les criât sur les toits.

En fait, un seul de mes personnages avait pris conscience qu'il était attiré par les garçons, mais tous, à des degrés divers, reflétaient mes fantasmes masculins. La Vie selon la chair était divisée en deux parties complémentaires, mais séparées par un long laps de temps. Elle s'ouvrait, au lendemain de l'Armistice de 1918 et de l'appétit déchaîné de jouissances qui s'ensuivit, sur la difficile puberté, la laborieuse éducation sentimentale de deux collégiens, inséparables, mais pas encore différenciés. Leurs parents n'avaient pas à leur égard le laxisme devenu assez courant aujourd'hui. Pierre, charmeur né, ravissant et élégant, était un futur homme à femmes. Hubert avait eu très tôt le sentiment de sa singularité. Elle le rendait dissemblable de son cher Pierre comme de tous ses autres camarades. J'avais pris pour modèle de Pierre un adorable chérubin que j'avais affectionné en silence. Et c'était moi-même que je faisais revivre dans les étranges blocages qui détournaient Hubert des jeunes filles et, à l'inverse, le rendaient sensible aux troublants appas de ses copains.

Hélène, jeune veuve de guerre et mère, éprouvait pour Pierre, son cousin, une affection pas tout à fait désincarnée et où sourdait la soif de la chair fraîche, en même temps que la jalousie qu'insufflaient en

elle les amourettes de l'adolescent.

Dans la seconde partie du roman entrainé en scène un gars sorti du peuple, ayant débuté comme manœuvre, devenu un vigoureux sportif, tout en muscles, cultivant en narcissisme sa belle carapace, mais, dans le fond, faible et en mal d'appuis, en quête d'hommages aussi bien féminins que masculins. Hélène, devenue, comme on disait alors, une « garçonne », journaliste affranchie et quelque peu virile, capta dans ses filets le jeune mâle, à ses yeux en perdition, ce qui attisait en elle une compassion teintée de sensualité. Elle brûla pour lui d'une passion gloutonne, à prédominance charnelle. C'est ainsi que d'aucuns, en 1929, voulurent bien me savoir gré d'avoir décrit, disaient-ils, avec exactitude, ce qu'ils appelaient la « flexibilité féminine ». Mais pouvaient-ils deviner que m'avait renseigné ma propre part de féminité? Parallèlement, Georges, de tempérament bisexuel, poursuivait sans gêne aucune une liaison uranienne avec le pitoyable Hubert, qui l'aidait matériellement et, de plus, lui tenait lieu de tuteur : car son origine bourgeoise lui conférait (ailleurs qu'au lit), un ascendant sur le plébéien qu'était Georges. Quand Hubert découvrit qu'il lui fallait partager Georges avec Hélène, il en souffrit cruellement, mais fut incapable de rompre avec son ami. (Privé de l'athlète, il chavirait dans la chasse la plus dégradante.) Ici encore j'accumulais les facettes de mon homosexualité, car j'étais à la fois Hélène et Hubert, dans le viscéral attachement au sportif musclé, dans le besoin irréprensible d'être broyé et vaincu par un mâle. A vrai dire, afin de ne pas heurter de front les préjugés de ce temps, les traits d'érotisme féminin n'étaient qu'implicites dans le personnage d'Hubert, n'étaient explicites que dans celui d'Hélène. La jalousie qui déchira Hubert était ma propre jalousie d'homosexuel à qui une femme confisque le meilleur, n'abandonnant à l'autre que les miettes du festin et ne lui laissant, du moins je le supposais, qu'un plaisir artificiel et incomplet. J'ajoute que Georges était la réplique, presque trait pour trait, d'un garçon qui avait été l'aventure la plus fulgurante, et aussi la plus meurtrière, de ma jeunesse. Ce joueur de water-polo, dont j'avais fait, pour estomper son identité, un coureur à pied, ne m'accorda lui, à la différence de Georges, aucune gratification charnelle, bien qu'il fût bisexuel autant que le portrait que j'avais tracé de lui. Cette folle et malheureuse histoire, je l'ai relatée, en restituant au partenaire son véritable prénom, dans un autre de mes livres, *l'Autobiographie d'une jeunesse*.

Et par delà les personnages et la fiction ambiante, ce que j'exaltais dans le roman, c'était le culte de la jeunesse et du muscle, la prédominance et l'omniprésence de la chair. Pour Hélène, tout comme moi à l'époque, il n'existait qu'une seule réalité, le corps, les bras, les jambes, les lèvres. Ils remplissaient tous les coins de l'horizon. Ils empêchaient de voir la laideur du monde et la mort. Une « réalité » masculine, s'entend.

A la fin du livre, Hélène en indigestion de sa frénésie amoureuse, cherchait une valeur capable de remplacer la chair. Cette valeur, dont je ferai, pour mon usage, un contrepois davantage qu'un substitut, j'allais la trouver dans l'engagement révolutionnaire – mais sans renoncer tout à fait à la fréquentation intime des jeunes travailleurs.

2. KINSEY ET LA SEXUALITÉ

1955

La sexualité est une force formidable et polymorphe, et sa répression opère des ravages, occasionne des souffrances aussi intolérables que celles résultant des autres formes d'oppression de l'homme par l'homme. Avant d'avoir lu le Rapport Kinsey, un socialiste ou un communiste, impatient de mettre fin à la société de classes et à l'exploitation économique, pouvait, avec Lénine, considérer la « question sexuelle » comme secondaire, ou comme un simple appendice d'une lutte qui devait se dérouler primordialement sur le plan social. Depuis la publication du Rapport, une telle attitude n'est plus tenable. Il nous incite à poursuivre conjointement la révolution sociale et la révolution sexuelle, jusqu'à l'émancipation complète, sur les deux plans, de l'être humain d'aujourd'hui encore écrasé par le double fardeau d'une hydre à deux têtes : le capitalisme et le puritanisme.

(...) Kinsey estime que l'homosexualité masculine est un phénomène si fondamentalement naturel qu'elle serait encore bien plus répandue sans les barrages que lui opposent les contraintes sociales. Il va même jusqu'à oser écrire que, si ces contraintes étaient levées, elle pourrait l'emporter sur l'hétérosexualité et que les relations hétérosexuelles ne paraissent à la plupart des individus préférables aux homosexuelles que parce que la morale courante encourage les premières et désapprouve les secondes. N'était le tabou, il est persuadé qu'un homosexuel expert pourrait trouver un plus grand nombre de partenaires chez les mâles qu'un hétérosexuel expert ne le pourrait chez les femmes.

(...) Kinsey souligne que deux individus de même sexe comprennent mieux l'anatomie, les réactions physiologiques et psychologiques de leur propre sexe qu'ils ne peuvent comprendre celles du sexe opposé et que, par conséquent, certains d'entre eux se sentent plus à l'aise avec un partenaire de même sexe.

(...) Kinsey souligne que la pratique de l'hétérosexualité est favorisée par le stigmate dont la société frappe l'homosexualité, tandis qu'en sens inverse l'homosexualité est favorisée par la condamnation puritaine de toute activité hétérosexuelle avant et en dehors du mariage.

(...) La société patriarcale, reposant sur la double autorité de l'homme sur la femme et du père sur ses enfants, accorde la primauté aux attributs et aux comportements virils. L'homosexualité est persécutée dans la mesure où elle ébranle cet échafaudage. Le mépris dont la femme est l'objet dans les sociétés patriarcales n'est pas sans corrélation avec la honte attribuée à l'acte homosexuel. C'est sans doute sa féminité, sa trahison de la virilité, considérée comme supérieure, qu'on ne pardonne pas à l'inverti.

Eux et lui, Son Testament 1979 (1)

D'avoir été si souvent persiflé pour faire la gonzesse, j'avais fini par découvrir que les femmes étaient victimes avec moi du préjugé patriarcal, que l'opprobre dont on frappait ma propre part de féminité était un outrage fait à toute la féminité, réputée inférieure dans la société comme dans l'acte d'amour. Ayant compris que ma libération allait de pair avec celle du deuxième sexe, la femme était devenue ma compagne d'infortune, mon alliée.

(1) Voir plus loin la note de la page 44 où j'explique, à propos d'un extrait plus copieux d'*Eux et lui*, pourquoi j'ai transcrit à la première personne ce qui avait été rédigé à la troisième.

3. DE LA RÉPRESSION SEXUELLE A LA RÉVOLUTION

Extrait d'une interview au *Point*, de Bruxelles, décembre 1968

Nous sommes tous d'accord pour dire que la lutte essentielle est la lutte contre le capitalisme, la lutte pour la libération de la classe ouvrière opprimée. Il n'y a pas seulement une lutte économique contre le capitalisme, mais, en même temps, il doit y avoir, déjà dans la société actuelle, une lutte en vue de la libération sexuelle. En d'autres termes, nous ne devons pas attendre que la Révolution ait eu lieu, que le prolétariat soit au pouvoir, pour que, automatiquement, en découle la libération sexuelle. C'est exactement le même problème que celui de la religion où certains prétendent qu'il faudrait attendre que la Révolution soit victorieuse pour qu'automatiquement l'illusion religieuse s'évanouisse en fumée. Non! Nous devons dès maintenant combattre le fanatisme obscurantiste. Dès le début de ma vie militante je n'ai cessé de croire à la révolution sociale, à lutter pour elle, mais en l'associant à toutes sortes d'autres formes de luttes parallèles. En dehors de la lutte pour la libération sexuelle en général, j'ai eu l'occasion de mener une lutte sur un plan plus spécial, celui du sort qui est fait à l'homosexuel dans la société actuelle.

4. AUTOBIOGRAPHIE D'UNE JEUNESSE

D'une dissidence sexuelle au socialisme - 1969

Le milieu que je désertais, ce n'était pas à travers des livres que j'avais appris à le haïr. Au-delà du cercle étroit de mes proches, dont j'ai plaidé les circonstances atténuantes assez rares en milieu bourgeois, je connaissais trop bien la classe plus large où prédominaient les mufles, les imbéciles et les repus. Je les avais vus de trop près à table, au bal et au fumoir. J'avais recueilli de leur bouche des propos autoritaires, haineux, bornés, aveugles et, quand les affolait la peur, hystériques. Leur fréquentation fit de moi un révolutionnaire, non un réformiste. Je savais, quant à moi, pour avoir été des leurs, qu'il n'y avait rien à attendre d'eux.

(...) Le cargo [qui me conduisait en Indochine et m'en ramena] ayant été armé à Dunkerque, l'équipage comptait peu de Méditerranéens. Il était composé, pour la plus grande part, de gars du Nord, placides et braves types. Parmi eux, nombre de jeunes, aux épaisses casquettes de ch'timis. Je m'entendais assez bien avec eux et, dans leur poste, le soir, je participais à leurs jeux de cartes. Les officiers du pont, je les fuyais comme la peste. Je fus autorisé à travailler à ma guise dans les machines. J'assurais un quart de quatre heures tous les matins, en qualité de soutier. Le Bangkok utilisait encore le charbon. A grosses pelletées, j'emplissais une brouette, puis il me fallait, pour atteindre la chaufferie, franchir une petite porte étroite et basse. J'étais obligé, d'abord, de projeter en avant mon véhicule, puis de me plier en deux pour passer à mon tour, sans me briser le crâne, ce redoutable seuil. Dans une température infernale, je déversais alors ma cargaison aux pieds de chauffeurs nus, aux muscles d'autant plus saillants qu'ils étaient noirs des pieds à la tête, rouges seulement lorsqu'ils ouvraient leur foyer pour y jeter le charbon ou triturer la masse incandescente à l'aide d'énormes ringards.

(...) Ayant fait vœu de me consacrer à la lutte pour l'abolition du scandale social et colonial, je reniais mes passe-temps antérieurs : recherches littéraires, goût des voyages, folle curiosité des êtres; je rejetais en bloc tout ce superflu. Je dis adieu à la littérature d'imagination – m'infligeant ainsi une frustration qui a pesé sur toute ma vie. Une fois engagé dans l'action militante, j'eus honte de mes premiers livres au point d'en oublier, et d'en cacher, l'existence. Je brûlai mes inédits.

(...) Les années de jeunesse touchent à leur fin, la formation est à peu près terminée, je me suis cherché, je me suis plus ou moins trouvé. D'un cœur léger, j'ai pris congé de mes anges gardiens. J'ai quitté, irrévocablement, un clan familial qui était relativement large puisqu'il débordait le cadre de la consanguinité, pour entrer dans un autre, infiniment plus vaste, puisqu'il englobe les damnés de la terre. Il est plus exaltant que le premier, car il compte dans ses rangs la vérité et la justice, plus puissant, car il a pour lui le nombre.

(...) J'ai voulu élargir à tous les travailleurs la camaraderie virile dont j'avais fait l'apprentissage avec de jeunes gars du peuple.

5. ÊTRE HOMOSEXUEL ET RÉVOLUTIONNAIRE

La Quinzaine littéraire août 1975

Il n'y a pas tellement d'années se déclarer révolutionnaire et s'avouer homosexuel n'étaient pas choses compatibles. Quand je suis entré en 1930 dans le mouvement social il n'était pas question de s'y risquer, ni même d'aborder impersonnellement un sujet aussi scabreux. Les syndicalistes révolutionnaires groupés autour de Pierre Monatte, aussi rangé dans sa vie privée qu'il avait été audacieux dans son passé militant, avaient bien voulu m'ouvrir leurs portes, m'accorder leur confiance ou, pour le moins, m'utiliser; ils n'en étaient pas moins sur leurs gardes. Et moi sur les miennes. Même si j'avais jeté aux orties mon froc de jeune bourgeois, mes origines sociales n'en demeuraient pas moins impropres à rassurer. Tant

de fils de la classe légitimement honnie étaient « venus au peuple », s'y étaient frottés un moment, pour ensuite s'en détourner, voire la trahir. Et puis, même apostat de mon ancienne classe, je n'en continuais pas moins à appartenir à une caste réprouvée par ces ouvriéristes. J'avais beau faire : je restais, je resterais éternellement – ô horreur, ô damnation – un « intellectuel » !

J'étais affligé encore d'une autre vulnérabilité. Dans les mouvements syndicaux et politiques auxquels je participais, j'avais une propension à me situer toujours à leur extrême-gauche : contre le réformisme et le ras-le-bol anti-stalinien qui jettera les amis de Monatte dans les bras de Léon Jouhaux ; plus tard contre Léon Blum et son impuissance à gouverner en socialiste ; enfin contre le glissement de Marceau Pivert et de l'ancienne « gauche révolutionnaire » vers un anti-trotskyisme d'inspiration maçonnique. Ce « gauchisme » invétéré ne m'avait pas valu que des amis. Il eût été insensé d'ajouter à ces lourds handicaps une charge supplémentaire : celle de m'intéresser aux partenaires de mon sexe, qu'il s'agît de jeunes ouvriers sans conscience de classe ou, plus grave encore, de militants dont certains rayonnaient d'une jeunesse dont il fallait soigneusement cacher à quel point elle m'était attirante. Ou s'il m'arrivait, par la plume, d'y faire une timide allusion (à l'occasion, par exemple, de la nécrologie d'un camarade mort prématurément), c'était au prix d'un tel effort de sublimation que mon émoi en devenait imperceptible (du moins aux yeux des non-initiés).

(...) Pour mon malheur, j'avais publié, avant de virer au socialisme, plusieurs livres littéraires quelque peu imprégnés d'homosexualité (...). Aussi vivais-je dans la terreur permanente que, par un fâcheux hasard, à l'étalage d'un libraire ou dans une boîte des quais, mes nouveaux camarades ne tombent sur ces malheureux « péchés de jeunesse », qu'ils les feuilletent ou, dans le cas le plus déplorable, qu'ils en fassent l'acquisition, qu'ils se le passent de l'un à l'autre, qu'ainsi je fasse figure devant eux, non plus de simple intellectuel, mais d'un « intello » de la plus méchante espèce, dénaturé, débauché, pourri jusqu'à la moelle par le plus hideux des « vices bourgeois ».

Je vouais à Maurice Chambelland, le fils spirituel de Monatte et qui était devenu en quelque sorte mon mentor, une amitié qui aurait inspiré la suspicion si ion en avait pu sonder les profondeurs. Un jour, d'ailleurs, elle se trahit dans une certaine mesure. Le journal *Le Cri du Peuple*, que nous avons rédigé ensemble, lui et moi, dans un esprit de fraternité quotidienne, dut se saborder, pour des raisons à la fois financières et de stratégie syndicale. La brusque cessation de cette intime collaboration, la fermeture du petit bureau rédactionnel où nous avons vécu tant de jours féconds, et, en ce qui me concerne, heureux, me fit verser des larmes. Jean-Pierre Finidori, un Corse à la virilité farouche et qui n'avait pas encore percé mon redoutable secret, se contenta d'un sarcasme : « — Que voulez-vous, les gars, c'est un idéaliste ! »

Beaucoup plus tard, à Tunis, pendant la guerre d'Algérie, mieux informé, il se gaussa de mes « mœurs », et ce en présence d'un certain Houari Boumediene. Pour en revenir à Chambelland, il lui était arrivé un jour de dénigrer en ma présence l'œuvre de Marcel Proust. Il n'y avait décelé que snobisme, coupage de cheveux en quatre, hérésie sexuelle. Je l'avais écouté, muet, oppressé, mordant ma langue pour ne pas m'élançer dans une téméraire riposte. Mon appréhension d'être découvert et démasqué par un camarade à l'estime duquel je tenais beaucoup et que j'aimais tant, avait tourné à la panique.

Une autre alerte, heureusement sans conséquence, fut une exclamation d'Alzir Hella, bossu fielleux qui disputait à Monatte la prédominance au sein du Syndicat des correcteurs. Ayant été parrainé, à mon entrée dans cette organisation professionnelle par Monatte, Hella était fort mal disposé à mon égard. Un jour, il s'écria : « — Et si vous saviez comment il vit ! »

Ici j'ouvre une parenthèse. Ce dont les gens de mon espèce avaient, en ces temps, le plus à souffrir, c'était la crainte permanente de perdre la considération, de susciter le mépris, ou même la répugnance, de ceux de nos camarades qui nous eussent pris en flagrant délit de tendances homosexuelles. Il fallait à tout prix se taire, dissimuler, le cas échéant mentir, pour préserver une « respectabilité » révolutionnaire dont le prix ne se pouvait mesurer qu'en rapport avec l'abjection dans laquelle on risquait de choir si on laissait tomber le masque. Le résultat de cette auto-répression est que j'ai côtoyé dans le mouvement

révolutionnaire des militants qui, eux non plus, ne criaient sur les toits leurs penchants, si bien que nous nous sommes réciproquement ignorés et qu'il nous faudra attendre le déclin de l'âge pour nous découvrir commensaux du Banquet.

J'ajouterai que si, aujourd'hui, dans les milieux progressistes cultivés, ces préjugés ont à peu près totalement disparu, ils persistent – et avec quelle virulence – au sein de la classe ouvrière (1). Et ce n'est pas sans raison que feu Jacques Duclos déclarait interdire l'entrée du parti communiste aux homosexuels. Il savait trop bien que cet ostracisme correspondait à la mentalité dont se targuait sa clientèle électorale et politique. Pour la même raison, certaines des sectes trotskystes, les plus « ouvriéristes » ou les plus influencées par le pharisaïsme du P.C., continuent, aujourd'hui encore, à observer à l'égard de l'homosexualité l'attitude la plus bornée, la plus réactionnaire, la plus antiscientifique. L'une d'elles est tristement renommée pour avoir exclu, en raison de ce « délit », certains de ses membres. Et j'ajouterai encore ceci : cette peur de la réprobation, de la chute dans un néant moral est sans doute plus paralysante pour un homosexuel militant qui souhaiterait se gagner les faveurs d'un jeune travailleur que toute autre attitude négative, telle que le déshonneur d'un mot péjoratif (et l'on sait combien la langue verte est riche en mots de ce genre), voire même une raclée. L'injure, la brutalité sont moins déchirantes que le fait, plus profond, plus dramatique, de se sentir déchoir aux yeux d'un être dont on lutte, avec des millions d'autres, pour que cessent son exploitation et son aliénation, dont on souhaiterait recevoir des marques de camaraderie, de générosité, et pourquoi pas, de tendresse, répondant à l'immense élan de solidarité et d'amour – et non pas, bien souvent, au grossier désir – qui vous a poussé vers lui. Pendant de longues années, les gens de mon espèce ont eu, comme Henry Kissinger, à pratiquer, bon gré mal gré, la tactique des « petits pas ». Dans un premier roman, écrit à vingt et un ans, *L'Enchantement du vendredi saint*, j'avais recouru à la transposition : Étienne était devenu Geneviève, comme l'Albert de Proust, Albertine. Le récit de mes périples à travers l'Allemagne de 1932-1933, ma fréquentation des auberges de jeunesse allemandes, mes descriptions de la cuïromanie hitlérienne dissimulaient à peine un bouillonnement homosexuel que des lecteurs, mieux éclairés, n'ont repéré dans la lecture de ma Peste brune qu'après 1968.

Mon long commentaire du Rapport Kinsey, destiné d'abord à une revue et que Maurice Nadeau fit publier, en 1954, en volume chez Julliard sous le titre Kinsey et la sexualité, était un bond en avant, car, à travers le sexologue américain, il s'agissait, bel et bien, d'une disculpation de l'homosexualité, relativement audacieuse pour l'époque. Dans un article critique, Michel Pablo ne s'y trompa point. Fronçant les sourcils, il déplora que dans ce petit livre il fût beaucoup (c'est-à-dire trop) question d'homosexualité. Il me faudra attendre encore une dizaine d'années pour, cette fois, faire fi de toute précaution et mettre, comme on dit vulgairement, les pieds dans le plat. Dans *Un jeune homme excentrique*, première version expurgée sur les conseils pressants de l'éditeur, de ce qui deviendra, par la suite, après rétablissement des passages autocensurés, l'Autobiographie de jeunesse, je me décidai à raconter le drame de mes jeunes années depuis mes élans purement platoniques vers des donzelles, mes refoulements masturbateurs, jusqu'à l'explosion d'une homosexualité déchaînée, parce que trop longtemps contenue. Et j'aggravais considérablement mon cas en essayant d'expliquer comment et pourquoi l'amour des garçons m'avait conduit au socialisme. Raison, pour moi, d'une évidence limpide : mon milieu d'origine m'avait enfermé entre les barrières opaques d'une ségrégation sociale et l'homosexualité, en me familiarisant intimement avec de jeunes travailleurs, en me faisant découvrir et partager leur existence d'exploités, m'avait fait rejoindre la classe asservie par celle d'où je sortais. Cette explication toute simple, trop simple peut-être, ne fut pas du goût de tous. J'avais dépassé les limites du tolérable. Je ne me déshonorais pas seul, mais je portais préjudice à toute la « gauche ». Ne laissais-je pas croire (prétendaient mes détracteurs) qu'il fallait avoir été « pédé » pour embrasser la cause du prolétariat? Minute ne manquerait-il pas – et, de fait, n'a pas manqué – de mettre à profit ma bévue. Le directeur d'un grand hebdomadaire de « gauche » dissuada ses rédacteurs de rendre compte de mon livre et s'écria que, par cet interdit, il croyait « rendre service » à l'auteur de *Fascisme et grand capital*. Jean-Louis Bory, qui n'avait pas encore avancé aussi vite que moi-même dans la pratique des « petits pas », garda de Conrart le silence prudent. Il n'y a pas si longtemps un lecteur de mon *Anarchisme*, découvrant l'existence d'*Un jeune homme excentrique*, exprimait sa déception que l'auteur d'un livre si « sérieux » pût en avoir écrit un autre qui lui semblait l'être si peu. Mai 68, en balayant toutes les valeurs anciennes, ouvrit enfin une brèche qui ne sera plus

jamais refermée. L'année suivante, j'ai pu faire éditer sans encombre l'Essai sur la Révolution sexuelle après Reich et Kinsey, qui sera vite épuisé et ne semble pas avoir terni mon image de marque.

(...) Un petit livre de moi, datant de 1962, illustré par André Masson, intitulé *Eux et lui*, et qui n'a point fait scandale, sans doute à cause de son titre restreint et de sa tenue littéraire, attend lui aussi une réédition (2). Mais elle tarde, cette fois pour la raison inverse : bien que ce soit dans ces pages que mon érotisme homosexuel se soit épanché avec le plus de licence, il paraît que je suis largement dépassé par une nouvelle génération d'homosexuels sans cache-sexe, en comparaison desquels mes écrits seraient d'une plume trempée dans de l'eau de rose. Et l'on me voudrait plus impudique, au diapason de Pierre Guyotat et de Tony Duvert. Comme dans le cinéma, une « nouvelle vague » prétend nullifier les précédentes et les jeunes loups aux dents longues méconnaissent ou ignorent ce qui fut écrit, pour leur ouvrir la voie, quelques décennies avant leur entrée en lice.

(1) Il serait plus exact de dire : au sein de la classe ouvrière envisagée collectivement et prisonnière d'un consensus. Le jeune travailleur, par contre, en tant qu'individu isolé, sans témoins, dispose beaucoup plus librement de son corps et, comme l'a noté Kinsey, n'est pas empêtré dans les mêmes tabous que le jeune intellectuel ou le jeune petit-bourgeois.

(2) *Eux et lui* a finalement été réédité avec quelques remaniements, dans *Son Testament*, 1979. (Note de 1983)

6. UNE LETTRE DU REGRETTÉ PIERRE HAHNA

Pierre Hahn, un des fondateurs du *Front homosexuel d'action révolutionnaire*, et qui, depuis, s'est donné la mort, m'adressa la lettre suivante :

Paris, le 12 juillet 1975
Mon cher Daniel,

J'ai été douloureusement affecté par la tristesse dont émane votre article dans La Quinzaine Littéraire sur les homosexualités. Plus qu'à nul autre, les homosexuels vous sont reconnaissants – et moi le premier – pour tout ce que vous avez fait en leur faveur et à une époque où le dire jetait un discrédit sur son auteur. Ne croyez pas Tony Duvert si populaire : il lui a fallu un prix Médicis et de partir en guerre contre les sexologues hétérosexuels, pour connaître quelque notoriété. Mais j'ai connu un temps où personne ne connaissait ses livres et son « Interdit de séjour » a été interdit par ce qui était encore la censure UDR- gaulliste. Guyotat a vu interdire lui aussi son *Eden, Eden, Eden*. Maintenant il écrit dans une langue illisible (voir *Prostitution*). Mais ces « jeunes loups » auront vite dit tout ce qu'ils pouvaient dire, exception faite peut-être de Duvert. En outre, ce qui se dessine aujourd'hui, c'est un mouvement plus érotique que pornographique. Il y a – encore inconsciemment – une quête de l'Éros et des lectures intenses des poètes (de Platon à Fourier). Mais ce que vous nous avez apporté de plus précieux, c'est une œuvre tout à la fois politique (dans le sens traditionnel) et sexologique : c'est *La Peste brune* plus Kinsey; c'est Fourier et les textes contre le colonialisme ; c'est enfin vous-même. Daniel Guérin est connu bien plus que Duvert ou Guyotat (dont la « *Prostitution* » est à mes yeux supercherie ou canular). Ce sont vos statistiques sur la répression policière en France qui, récemment encore dans la revue *Marge*, nous apprenaient que, depuis 1953-54-55, elle ne s'est guère atténuée et que les victimes « privilégiées » en sont toujours les travailleurs (pourcentage dans les 40 à 50 %) (1).

Voilà. C'est tout ce que je voulais vous écrire, après votre confession pathétique, moi qui vous dois tant; ne serait-ce que pour mon livre sur l'homosexualité et sa répression.

Bien cordialement vôtre, mon cher Daniel,
Pierre Hahn

(1) Dans un article paru dans le n° 4 de Marge, de novembre-décembre 1974, je comparais les statistiques du Compte de la Justice, publié par le ministère de la place Vendôme, avec des statistiques antérieures, des années 1953-1955. En voici le résultat concernant la profession des condamnés pour « délit » homosexuel : 55 % étaient, en 1971, des hommes du peuple, salariés à des titres divers (contre 61 % en 1953-55). Les ouvriers à eux seuls représentaient 40 % de ce chiffre (contre 42 % en 1953-55). Ainsi, contrairement à la légende, l'homosexualité n'est pas un « vice de riche ». (Daniel Guérin)

7. EUX ET LUI (1)

(...) Je ne reniais pas, je ne profanais pas mon socialisme quand j'exaltais le phallisme (2).

Mon socialisme et mon phallisme, en effet, lorsque j'y songeais davantage, n'étaient pas antinomiques. A vrai dire, je n'avais pas à choisir entre les deux. Leur profonde synthèse avait fini par former la substance de mon être. Car j'étais venu au socialisme par le phallisme. Ce ne furent pas la pitié, la fraternité débordant de mon cœur, ce ne fut pas la lecture des théoriciens, entreprise beaucoup plus tard, éclairante comme une ablation de la cataracte, non plus qu'une injustice sociale ressentie dans ma propre chair qui avaient fait de moi un socialiste. Mais d'avoir, de bonne heure, recherché la compagnie des jeunes pros, tiré avec eux dans les fêtes foraines, porté avec eux le lourd sac de camping, déambulé avec eux sur les routes, fondé avec eux les auberges de jeunesse, pris avec eux des trains sans billet, clapoté avec eux dans les piscines, ou musardé sous la douche tiède, descendu les rivières à la nage, hissé avec eux la voile et affronté la tempête, cuisiné pour le rude capitaine au gouvernail, gueulé avec eux dans les combats de boxe, soulevé avec eux des haltères, glissé face à face, à la force des poignets, sur des barres parallèles, soigné leurs nez saignants, leurs estafilades, leurs avaries et leurs entorses, noué avec eux des liens plus intimes que ne l'eussent été ceux de l'atelier ou de l'échafaudage, avoir dormi sur l'élastique matelas de leurs muscles, respiré leur odeur virile, s'être frotté contre la brosse de leur menton, avoir attendu patiemment leur retour du bal et leur rassurante présence pour glisser dans le sommeil, les avoir entendus, tant de fois, pester contre le boulot, contre le pointeau, contre l'hosto, contre le proprio, avoir sondé le vide de leurs poches ou de leurs portefeuilles, avoir admiré leur instinct de classe, leur robuste bon sens, leur merveilleuse faculté d'adaptation au monde, leur ingéniosité combinarde, leur gaieté invincible en dépit d'une chienne de vie. Et, de bonne heure aussi, j'avais haï la caserne et la guerre à travers les récits, les lettres, les confidences, les dégoûts et les rages des jeunes à pompon rouge ou à ceinturon de cuir. Je les avais vus sortir le crâne rasé, furieux et fourbus, des geôles militaires où ils claquaient des dents sans qu'on leur remît mes envois de couvertures et de chandails. Je les avais vus grimacer à la description de l'ignoble pitance dont on nourrissait ces beaux et ces forts. Je les avais vus, à ce régime, perdre leur forme magnifique et dépérir (...). Je les avais vus ramper de nuit, avec des ruses de Sioux, pour cambrioler la glacière de leurs officiers. Je les avais vus éjectés des dancings où gambillaient ces messieurs, dédaignés à cause de leur uniforme ou de leur bleu de chauffe, par des filles qui ne savaient pas, pécores infortunées, ce qu'elles refusaient.

J'avais vécu l'univers des jeunes opprimés, civils et militaires, du dedans et non par les récits des voyageurs. Ainsi, pour connaître l'enfer de Calvi, galère terrestre où l'on châtiât naguère d'indomptables matelots, je n'avais guère eu besoin de lire les articles de l'Huma. Et quand j'avais commencé à militer, ç'avait été pour moi une joie toujours renouvelée de côtoyer dans les meetings les « constructeurs », plus tard éternisés par Fernand Léger, les superbes terrassiers à large pantalon de velours, nobles et basanés, espèce aujourd'hui perdue, éliminée par la machine, et les jeunes métallos aux paletots de cuir, aux ongles noirs, à la casquette aguicheuse et fière, coiffure aujourd'hui perdue, tuée par l'embourgeoisement général. Et, quand j'avais à monter à la tribune, à haranguer les foules, c'était la présence toute proche, perceptible, des plus masculins, des plus robustes des jeunes gars qui me chargeait d'électricité, qui m'inspirait, à moi qui passais pour un intellectuel, des moyens d'expression rudes, charnels, issus des entrailles et remuant les tripes.

Mais mon socialisme avait des sources plus profondes, plus cosmiques, que la simple familiarité avec de beaux manuels – qui ne rend pas nécessairement socialiste. L'esprit offensif et batailleur de mon socialisme (pas le socialisme en peau de lapin, pas davantage le socialisme d'automates des modernes jacobins, mais un socialisme fendant l'onde comme une proue), qu'était-ce, sinon le Min ithyphallique des Égyptiens, dieu de l'énergie virile, gonflé de flux vital? Le jour, pour moi mémorable, où m'était apparu mon destin (j'étais seul alors, à l'avant d'un cargo, en mer Rouge) (3), je m'étais juré de mettre au service d'un principe supérieur mon expérience du phallisme acquise au contact des jeunes opprimés, de rendre ainsi créatrice et bénéfique et consciente l'énorme pulsation aveugle de la virilité, confisquée durant des millénaires par le patriarcat, à des fins de suprématie sociale, par le bellicisme à des fins de destruction. Masculine fut pour moi la Révolution, mutation violente et dure. Masculine, la future société des camarades, où la femme, enfin réhabilitée, s'identifierait avec l'homme.

En vérité, si j'avais, par fausse pudeur, une crainte intempestive de heurter les préjugés de mes compagnons de lutte, dissocié mon socialisme de mon phallisme, ou dissimulé hypocritement mon phallisme derrière mon socialisme, je me serais castré de la moitié de moi-même.

C'est pourtant ce que j'avais fait. Cette tromperie sur la marchandise, je m'en étais rendu trop longtemps coupable (...). Aussi avec quel soulagement, quelle impatiente allégresse, je cessais enfin de tricher et rétablissais l'unité de mon être. Et puis le monde des jeunes mâles était un monde créateur. Leurs bras noueux labouraient la glèbe, pétrissaient le pain, découpaient la viande, gouvernaient les « poids lourds » ou les navires, majestueux porteurs de denrées, bâtissaient les demeures, sciaient le bois, cousaient le cuir, hissaient les interminables filets, attaquaient au marteau-piqueur la roche ou le charbon.

Ma promiscuité avec eux me plaçait au centre de l'atelier humain. En les fréquentant, je croyais, à tort ou à raison, avoir la meilleure part. Tandis que les uns se distrayaient, et parfois même s'endormaient dans les délices de Capoue, j'apprenais, moi, avec les jeunes travailleurs, le sérieux de la vie, je découvrais en leur compagnie les importants mystères de l'homo œconomicus. Mais cette médaille avait son revers. Tandis que j'avais la nostalgie de ces rudes partenaires, eux peinaient au fournil ou revenaient fourbus du chantier. Ou bien crispés à leur lourd volant, ils me faussaient compagnie. Ou bien l'accident du travail me les arrachait. Et puis, j'avais le tort de les rechercher en tant que merveilles du monde et de l'art, perdant de vue qu'ils étaient des producteurs et non des pièces de musée.

Je me leurrais quand je croyais, à travers eux, pénétrer au cœur du travail. Je les fréquentais et je les aimais en dehors du geste laborieux. Je les détournais, je tentais au moins de les détourner, de leur fonction primordiale. (...) Si je n'étais pas insensible à la féminité, c'était, dans une certaine mesure, le garçon que j'avais tendance à rechercher et à aimer dans la femme, de même que la femme dans le garçon. C'est alors que je souhaitais vivement que vînt le temps où la femme et l'homme ne formeraient plus deux espèces opposées, deux sexualités dissemblables, où l'amour des deux sexes serait admis et reconnu comme la forme la plus naturelle, la plus courante et la plus complète de l'amour, où mon champ visuel se confondrait avec celui des « hétéros » masculins, où mon optique et la leur s'élargiraient, convergeraient, au point d'englober toute la splendide faune humaine.

(...) Quand je me prélassais parmi les miens, j'étais pris soudain de l'envie de détruire, de bazarder (ou, tout au moins de refuser pour moi les trésors de leur vaine culture) et, à l'appel d'une horloge lointaine, de filer, de nuit, comme un malfaiteur, par le toit du garage, de descendre quatre à quatre l'échelle métallique scellée dans le mur, de laisser les miens à leurs ronrons de satisfaction, de dévaler la pente qui menait à la Ciotat pour y rejoindre des gars frustes, qui n'avaient que faire de moi, sans besoins esthétiques et spirituels, sans luxe et sans chiqué, sans cravate et sans manières, mais réels et charnels, eux, dans leurs gros chandails, leurs blousons de cuir épais, leurs falzars sans plis, leurs bistrots tapageurs ou sévissaient la belote, la télé, le P.M.U., et leur prestance qui surclassait ceux d'en haut, et leur façon de former des groupes au coin des rues, jusqu'au beau milieu de la chaussée, de vivre en grappes, les uns contre les autres, de se complaire dans un chaud cercle d'hommes où la femme, objet des conversations vantardes, était à peu près absente, de s'interpeller à distance, de se prendre le bras, de se taper

sur l'épaule, de s'offrir tournée sur tournée et, les temps n'étant pas encore venus d'une culture issue de tous, accessible à tous, l'aptitude de la plupart à se passer royalement de livres, à ne se point laisser incommoder par les idées, à supporter allégrement la privation d'émotions artistiques, à écorcher savoureusement la prétentieuse et fade langue écrite — en comparaison de quoi la maison d'en haut prenait figure de lieu désert, artificiel et morne, de tour d'ivoire, de monde où l'on s'ennuie.

Tout comme je ne parvenais pas à me résigner à la division des sexes, je ne pouvais me faire à cette autre division et j'étais condamné à poursuivre l'exténuant va-et-vient entre la maison et la ville — à moins que, faible lueur d'espoir, la société, responsable de cette odieuse scission, ne s'écroule avant que je n'en crève.

(...) Ma perspective ultime visait un monde où l'être ne serait plus aliéné, mais réconcilié avec lui-même et avec ses semblables, où les sexes et les races ne seraient plus divisés, où le véhicule de l'expression serait un parler universel, où l'Argent ne souillerait plus les rapports érotiques et sociaux, où rien, presque rien, ne ferait plus obstacle à la communication. Si je déplorais d'être né un peu trop tôt pour assister à cette aurore du monde, ma mésaventure personnelle était compensée par l'espoir qu'après moi d'autres, plus chanceux, la verraient se lever. Certes, ce monde, enfin devenu vivable, ne résoudrait pas encore d'un coup de baguette les plus déchirantes des contradictions, et mes successeurs, même en voie de désaliénation, n'en resteraient pas moins seuls et désunis devant les énigmes de l'univers, la finalité de la mort. Attribuer à l'actuelle société, si abominable soit-elle, la culpabilité de tout le mal de vivre serait trop simpliste. Mais ce serait tout de même un pas en avant si nous étions délestés de quelques-uns de nos démons antagonistes.

Une clé sous-tendait ma réflexion, sous-jacente, pas assez visible, trop en filigrane (par crainte de verser dans l'apologétique) mais quand même déchiffrable : il faut changer le monde.

(1) Les textes tirés d'Eux et lui et repris dans Son Testament avaient été, dans un but de distanciation et de dépersonnalisation, rédigés à la troisième personne. Je les transcris ici, pour unifier mon témoignage, à la première personne.

(2) Néologisme de mon cru, exprimant le goût du phallus.

(3) Que l'on veuille bien ne pas prendre cette évocation, remontant à mars 1930, comme une hyperbole. Elle était, comme tout le reste, la stricte vérité. Il y avait toutefois un excès de romantisme juvénile dans mon comportement d'alors. (Note de 1983.)

8. LE FEU DU SANG

1977

Avant-propos

Comme il se trouve – je n'en peux mais – que je suis généralement regardé comme un écrivain social, comment rendre acceptable le mélange, parfois détonant, d'une vie militante et d'une vie charnelle? Le risque n'est-il pas implicite de fournir généreusement des armes à l'adversaire toujours aux aguets, de ne trouver jamais que des demi-lecteurs, les uns ne prêtant attention qu'aux pages consacrées à des luttes collectives, d'autres ne s'arrêtant qu'aux confidences du domaine intime? Et comme, au surplus, il n'est pas sûr qu'il partage, ce lecteur ou demi-lecteur, mes options révolutionnaires ou mes penchants amoureux, minoritaires l'un comme l'autre, encore moins qu'il admette les deux à la fois, l'entreprise n'en est que plus aléatoire.

Qu'y puis-je ? En moi, il y a deux moitiés de moi. Je ne puis me résoudre à les dissocier. Et je n'en ai pas non plus le droit. Il faut tout dire ou ne rien dire. J'en ai ma claque d'avoir dû, tant de fois, au cours de ma vie, ne montrer que la face visible de ma planète. J'éprouve un pressant besoin de rétablir mon unité.

Ce souci pourra, bien sûr, surprendre, voire scandaliser. Mais il traduit, avec exactitude, les deux composantes d'un même flux vital ; l'une, prioritaire, visant à une mutation radicale de la société ; l'autre, complémentaire, tout aussi pressante, tendant à l'amour des garçons.

Et puis, n'est-ce pas, d'une certaine manière, un défi que je lance, une revanche que je m'accorde contre qui prétendrait m'interdire d'être totalement moi-même ? J'entends militer et aimer comme ma nature l'exige. Peu m'importe que mes deux vocations soient compatibles ou non. Il me suffit qu'elles fassent chez moi bon ménage. Et si l'entreprise comporte des risques, n'est-ce pas une raison de plus pour la tenter ?

Prologue

(...) Une impulsion, plus viscérale encore que raisonnée et théorisée, m'a poussé vers le prolétariat. Mon milieu d'origine m'a confiné dans une ségrégation sociale ; mais l'homosexualité, tout autant que la lecture de Marx et de Proudhon – qu'elle a d'ailleurs précédée –, m'a conduit, en me familiarisant si intimement avec ses jeunes pousses, à rejoindre la classe asservie par celle dont je sors, à désertier un camp pour le camp adverse, à me battre de l'autre côté de la barricade. Ma mue en direction du socialisme n'a pas été objective, d'ordre intellectuel, mais bien plutôt subjective, physique, issue des sens et du cœur. Ce n'est pas dans les livres, c'est en moi, d'abord, à travers les années de frustration sexuelle, et c'est au contact de jeunes opprimés que j'ai appris à haïr l'ordre établi. La quête charnelle m'a fait sauter les barrières sociales. Au-delà de la séduction des corps, durcis par l'effort, j'ai recherché la camaraderie. C'est elle que j'ai voulu retrouver, au centuple, dans le socialisme.

La métamorphose, plus ou moins inconsciente, a fait soudain place au calcul trèsconscient que voici : la nature – ma nature – m'a obéré d'une très forte et très particulière passion ; sous peine d'être dévoré par elle, il va me falloir la capter, comme d'autres ont essayé de transformer la marée en source d'énergie. En somme, sans le savoir, je me mets à l'école du bonhomme Fourier qui, ne réprouvant aucune passion, veut qu'aucune ne soit proscrite, mais qu'on les laisse jouer librement, greffées de contrepoids, pour les faire servir à la future société d'Harmonie, et qui entrevoit pour la plus malfamée d'entre elles, celle qu'il appelle « amour unisexual », « des emplois de la plus haute utilité ».

Je prends la résolution d'employer ma forme particulière d'érotisme – jusqu'alors incontrôlée, gaspillée, plus ou moins asociale – et de la subordonner aux fins les plus hautes : la libération de tous, qui serait aussi ma délivrance. Ceux dont l'adhésion au socialisme a emprunté des voies différentes auront sans doute quelque peine à admettre les miennes. Pourtant c'est à ce substratum charnel que je dois la persistance de mes convictions : rien ne pourra jamais les déraciner, parce qu'elles ont surgi des profondeurs viscérales de mon être.

Le beau mec

(...) [Marié] mes penchants antérieurs n'ont pas pour autant reflué. Bien que repu, nuitamment, par des débats conjugaux, je n'en suis pas moins troublé, de jour, par un proche voisin, un jeune et grand gars du bâtiment. Il arpente majestueusement la ruée Paris, aux Lilas, le torse puissant, toujours ceint de noir : en hiver, paletot de cuir, en été, veste de satin. Ses cuisses noueuses se meuvent dans un pantalon bouffant, en velours à côtes, large à mi-hauteur, étroit aux chevilles, et serré à la taille par une large ceinture de cuir patiné par l'usage. Il marche vite, grâce à ses longues guibolles, mais d'un pas dansant et tranquille, très droit, roulant des épaules et fendant l'air avec la visière batailleuse de sa casquette. Seul à la maison, je passe de longues heures à rédiger un livre sur le fascisme -, une fois posée la plume, le cerveau tendu à l'extrême, je sors pour le suivre à la trace le long du trottoir, pressant le pas, dans un état d'hypnose, sans oser l'aborder ni lui adresser la parole.

Quand il a rejoint son lieu de travail, le chantier de construction de la station de métro Mairie des Lilas,

qu'il a dénudé ses bras gonflés, saisi la large pelle, commencé à s'humecter de sueur, je fais demi-tour et me hâte de regagner mes pénates avant que sa silhouette ne soit effacée de ma mémoire. Et de me laisser étreindre par elle dans de furieuses flambées auto-érotiques, à travers un violent dévoltage du surmenage cérébral. Je n'oserai échanger deux mots brefs avec lui qu'au cours des journées révolutionnaires de Juin 36, lorsque les gars du bâtiment occuperont les chantiers du métro et que j'aurai — enfin ! — une raison plausible de leur rendre, et de lui rendre, visite en tant que délégué syndical, avec à la manche un brassard rouge.

9. JOURNAL TROP INTIME (1)

30 mars 1961. — Séjournant à Lausanne, j'ai été regarder travailler un petit Italien qui est occupé, vers Ouchy, pendant des heures interminables, jusqu'à sept heures le soir, à macadamiser les trottoirs. Voici plusieurs jours que je vais là, le contemplant, observant les lieux, guettant une occasion de nouer le contact avec cet immigrant rejeté par l'égoïsme helvétique. Cette occasion, j'avais cru la trouver : la baraque démontable, qui sert de vestiaire aux ouvriers, est vide pendant le travail, et sa porte reste ouverte. J'y voulais déposer une petite enveloppe de vœux de Pâques adressée au ragazzo d'Italia, lui proposant un rancart. L'enveloppe était prête, cachetée dans ma poche. Mais, patatras, hier l'équipe travaillait d'arache-pied autour de cette baraque. Impossible d'y pénétrer sans être vu. Il fait de loin, plutôt petit, car il est très mince, au moins dans le bas de son corps, avec des pantalons filiformes collés aux jambes, ornés d'un ou deux trous qui laissent entrevoir la peau ambrée, et de grosses godasses. Il porte une chemise rouge, rouge comme celle de Garibaldi, recouverte d'une veste de travail, d'un bleu maculé. Le rouge du bout de ses manches déborde, de même que le rouge du bas de sa chemise, qui lui fait comme une rutilante ceinture de terrassier. Il a des cheveux d'un noir luisant, drus, lisses, touffus, un visage mince, creusé par le labeur, un profil de médaille. De près il fait grand et fort — et surtout mâle. Il est très appliqué au travail. Il ne regarde pas autour de lui. Il ne s'arrête presque jamais pour souffler. C'est ainsi qu'il est happé par l'engrenage inflexible d'une équipe qui ne plaisante pas, où chaque geste est interdépendant. Son rôle consiste à charrier dans une petite brouette de fer un gravier noir mélangé de goudron, et de renverser sa mixture gluante aux pieds d'hommes (pas beaux, eux) qui, aussitôt, l'étaient, l'aplatissent jusqu'à ce qu'une sorte de pilon sur roues, dont un spécialiste à lunettes tient les brancards, avançant, comme on pousse une brouette, provoque, dans un vacarme infernal et hallucinant, l'écrasement final.

Pour ne rien perdre de ce spectacle, je suis entré dans un petit café, situé à un mètre du chantier, et j'ai collé mon front à la vitre, caché jusqu'au nez par le verre dépoli. Le petit n'a rien vu, ou rien semblé voir. Pendant dix minutes, ça a été une lutte intérieure. Allais-je demander à la patronne de remettre, plus tard, l'enveloppe au jeune à la tinta rossa. Finalement, je n'ai pas osé. J'ai craint un refus. Et je suis parti, la mort dans l'âme, me reprochant ma lâcheté. Et ce ragazzo m'habite toujours, et je rêve de moyens ingénieux, inédits, que dis-je, policiers, d'entamer avec lui le dialogue fraternel.

(1) Reproduit dans *Son Testament*, 1979.

10. INTERVIEW A LA REVUE SEXPOL

1975

(...) Ce qui a choqué dans mes écrits, ce n'est pas tant l'aveu d'un certain nombre d'expériences homosexuelles que le fait d'avoir voulu montrer que, de même qu'il y a mille chemins qui mènent à Rome, il y en a beaucoup aussi qui conduisent à un engagement révolutionnaire. Et ce chemin que j'ai été amené à parcourir ça a été, à travers de multiples aventures avec des garçons, appartenant la plupart à la classe ouvrière, la découverte du prolétariat et le besoin de m'en approcher, de m'engager politiquement avec lui.

Je notais l'ébahissement d'un jeune prolo lorsqu'il pénétrait dans mon studio et qu'il y voyait le confort, des œuvres d'art. S'y manifestait l'abîme existant entre ma condition de fils de grands bourgeois et la sienne. Le fort chômage qui sévissait dans les années 1927 a achevé de m'ouvrir les yeux. Puis j'ai frayé avec des militaires, des marins. De 1927 à 1929 j'ai séjourné professionnellement à Beyrouth. (...) Je me suis vraiment inséré dans la vie quotidienne de l'exploité, civil ou militaire. Et c'est ainsi qu'est née en moi la conviction que je ne pourrais plus appartenir à un autre milieu social que celui-là. Oui, ce qui a choqué profondément les gens (...), c'est qu'elle « compromettait » à leurs yeux les idées de gauche, qui auraient, paraît-il, tant besoin d'être défendues contre les saloperies de torchons comme Minute. Dire carrément : voilà, c'est par et à travers l'homosexualité que je suis arrivé à me ranger aux côtés du prolétariat, c'était une démarche intempestive qui risquait de discréditer la Gauche. Qui sait? On aurait pu, par ma faute, soupçonner les « gauchistes » de s'acoquiner avec le milieu ouvrier pour le plaisir de se frotter à des pantalons de velours !

(...) Je me suis rendu compte très jeune que le monde bourgeois était affligé d'une immense hypocrisie et que les règles de la Morale enseignées à l'école ne correspondaient en rien à la morale pratique de la grande bourgeoisie. Le nombre de cas d'adultères, de concubinages honteux et d'homosexualité dissimulée y était fort élevé. En revanche, du côté des jeunes ouvriers, j'ai été frappé par la franchise, par l'aisance, la bonne humeur, le sans-gêne avec lesquels il leur arrivait de s'adonner à l'homosexualité. Le mot même leur était étranger.

(...) On pouvait, dans les bals musettes de la rue de Lappe, au son de l'accordéon, danser entre mecs. Ce n'était pas défendu. Ça ne choquait personne.

11. INTERVIEW A LA REVUE PLEXUS

Juillet 1969

J'ai toujours pensé que le corps humain, par nature, est réceptif à toute la gamme des stimulants sexuels, non pas même bisexuels, mais polysexuels. Fourier n'a pas hésité à suggérer, dans son Nouveau monde amoureux qu'on devait utiliser aussi bien l'homosexualité que d'autres formes d'amour pour créer l'harmonie sociale, dans la vie collective qu'il proposait aux hommes et aux femmes. De même, après Stimer, tous les mouvements anarchistes, de caractère individualiste, ont eux aussi défendu le droit à l'expression homo-érotiques, tout autant que les autres formes de relations sexuelles. Ce n'était pas dû, entendons-nous bien, à une préférence particulière. Ce qu'ils souhaitaient, c'était donner à chacun la possibilité d'être soi-même dans l'ensemble de ses dimensions (sociale, politique et sexuelle).

Dans les premières années de la Révolution russe, la société qui se dessinait alors se fondait beaucoup plus sur un type de modèle libertaire où, dans un enthousiasme collectif, hommes et femmes participaient aux tâches énormes de la construction socialiste, sans être réprimés dans leur sexualité. Cette communion s'appuyait sur les échanges idéologiques et sur les échanges sentimentaux ou érotiques. L'homosexualité y était intégrée (voir l'article de Wilhelm Reich : « Rétablissement de la loi contre l'homosexualité en Union soviétique »).

Or, paradoxalement, cette société socialiste a pris ensuite un visage autoritaire, la forme d'une dictature qui, tout en continuant à construire ce qu'on appelait le « socialisme », a, peu à peu, rétabli les valeurs petites-bourgeoises (structure du couple institutionnalisée, vie de famille, interdiction de l'homosexualité et même intolérance à l'égard de conduites hétérosexuelles telles que le donjuanisme). Il n'en reste pas moins, à mes yeux, que seule une société collectiviste de caractère libertaire peut, dans la fraternité retrouvée, faire sa place aux homosexuels. Le travail et la vie en collectivité n'excluent pas les droits de l'individu, les valeurs individuelles. Cela dit, même à l'heure actuelle, dans les sociétés capitalistes, les victoires partielles sur l'obscurantisme ne sont pas à sous-estimer, loin de là. Je ne fais aucune différence

entre l'amélioration des salaires, celle du régime des prisons ou du droit civil (par exemple, l'émancipation de la femme) et la lutte en matière de répression des homosexuels, lutte qui doit être engagée dès maintenant.

Sur un plan scientifique, Gide avec son Corydon, E. Armand dans ses innombrables conférences, articles et brochures, René Guyon dans ses remarquables Etudes d'éthique sexuelle (trop peu connues) et surtout Kinsey ont aidé, à mon avis beaucoup plus que Freud, empêtré dans sa théorie des « stades à dépasser », à modifier l'attitude de la société à l'égard des homosexuels. Je voudrais rappeler d'ailleurs que dans mon essai Kinsey et la sexualité, j'avais montré que, beaucoup mieux que les psychanalystes, Kinsey avait posé le problème de l'homosexualité de manière scientifique et rationnelle : pour lui, la sexualité n'obéit à aucune « finalité » (la procréation), et, pour tout un chacun, ce qui est bienfaisant, c'est de recourir à toutes les possibilités de soulagement sexuel. La nature, en somme, a offert à l'être humain la faculté de se livrer à une fête sexuelle qui n'exclut aucune pratique ni aucun objet.

L'homosexuel est-il « normal »? S'il s'agit de l'homosexuel exclusif, ce dernier est peut-être moins « normal » que les autres qui peuvent avoir des rapports sexuels avec les deux sexes, avec les objets sexuels les plus différents. Il est difficile pourtant de faire la part de l'« anormal » dans le cas des homosexuels exclusifs. Je pense que le principal facteur de déséquilibre, dans la vie d'un homosexuel, doit être attribué à un sentiment d'opprobre sociale : ce sont les voisins qui l'espionnent, la concierge qui ricane à son passage, etc. Je crois qu'on pourrait comparer le malheur de l'homosexuel à celui de Don Juan. Dans une belle page des Cenci, Stendhal observe que, si le légendaire séducteur est devenu un monstre, c'est à cause de la condamnation portée sur lui par la société de son temps. Le déséquilibre qu'on peut, à l'occasion, découvrir dans le comportement de certains homosexuels n'a pas d'autre origine. L'être humain est contradictoire, soumis à diverses motivations intérieures – l'hérédité peut-être ? La transmission des gènes obéit à des lois mystérieuses. La science sur ce point, n'en est encore qu'à ses débuts.

On répète parfois encore que la répression de l'homosexualité se justifierait en ce qu'elle serait un facteur de « décadence ». Et l'on se réfère assez souvent à l'Empire romain. Il se trouve que j'ai étudié d'assez près cette société. Qu'y trouve-t-on ? Un empereur avec des moyens financiers énormes et, après lui, de grands propriétaires fonciers, accaparant des latifundia d'une immense richesse. Ils pouvaient bafouer toutes les valeurs humaines en faisant une consommation mercantile de chair humaine.

Il faut donc bien distinguer, quand on parle de l'Antiquité surtout de la Rome impériale – entre le comportement sexuel en soi, d'une part, et, d'autre part, l'usage qu'on en pouvait faire par la grâce du signe monétaire. Le haut-le-cœur puritain des premiers chrétiens s'explique et se justifie : les esclaves et affranchis de l'empire, convertis à la religion nouvelle, ne pouvaient pas ne pas se révolter avec violence contre la rapacité sexuelle des patriciens qui s'offraient leur fils ou leur fille à coups de sesterces. Lisez à ce sujet Juvénal.

Je pense qu'il y a aujourd'hui de plus en plus – et je m'en réjouis – une tendance générale vers la diminution de la différence entre les deux sexes. Dans la rue, il arrive qu'on ne puisse plus distinguer un garçon d'une fille. En ce qui concerne les homosexuels je pense avant tout à ceux qui sont emprisonnés comme des « droits communs » pour avoir tenté de satisfaire leur sexualité par un acte qui était l'expression d'eux-mêmes. Je songe aussi à tous ces homosexuels qui ont peine à s'assumer, à supporter la réprobation sociale dont ils sont l'objet et que hante l'idée du suicide. J'ai reçu à ce sujet des lettres bouleversantes. Le plus urgent, en attendant de pouvoir transformer le monde, est de rendre à ces malheureux le goût de vivre.

12. HOMOSEXUALITÉ ET RÉVOLUTION CHEZ PROUDHON

On ne sait pas assez que Pierre-Joseph Proudhon, le célèbre anarchiste, auteur de la formule La propriété, c'est le vol, n'a pas hésité, dans son livre-fleuve de 1858, De la Justice dans la Révolution et dans

l'Eglise ainsi que dans ses Carnets intimes, à s'exprimer sur l'homosexualité en des termes pour le moins compréhensifs.

Tout en se défendant fébrilement d'« en être », il s'avouait fasciné par cette forme d'amour. Autodidacte, lisant le latin et le grec, il écrivait : « Tous nous aimons à voir, à caresser les jeunes garçons, quand leur figure a de l'attrait. La pédérastie vient bien moins de la privation des jouissances conjugales que de cette vague intuition de la beauté masculine. » Selon lui, la beauté de la femme aurait « infiniment moins d'expression que celle de l'homme ». Il estime que la femme, dans les œuvres d'art qui la reproduisent, ne soutient pas la comparaison avec l'homme. Les Apollons lui paraissent plus beaux que les Vénus.

Et le père de l'anarchisme suggère que l'amour des garçons est « un attachement qui a des racines dans la nature même ». Entre l'adolescent et l'homme fait, il assure qu'il « existe une inclination réciproque dont les effets vont bien au-delà de la simple amitié ». Et cet érudit puise ses exemples dans la bienheureuse Antiquité : « Socrate faisait, au vu et su de toute la ville, l'amour à Alcibiade. » Ne se laissant pas prendre au piège de l'idéal, il ajoute : « Je ne voudrais pas plus répondre de la chasteté du maître vis-à-vis du disciple que de celle d'un curé vis-à-vis de sa jeune gouvernante. »

Le téméraire va jusqu'à se montrer indulgent pour la pédophilie. Dans la Rome impériale « c'était de l'art, l'art de Tibère se faisant masturber par de tout jeunes enfants. » Et d'expliquer : « L'innocence du conjoint a toujours été pour le voluptueux un raffinement, un charme de plus. »

Pierre-Joseph convient que l'amour du poète Anacréon pour le jeune et charmant Bathylle était « suspect ». Et il ne semble pas regretter que « l'indiscrétion du poète, dans le portrait qu'il a tracé de son ami, a laissé tomber sur la pureté de l'original une ombre obscène. »

Cette ombre, bien entendu, échappe totalement aux modernes exégètes qui portent aux nues la « chasteté » de ce révolutionnaire.

13. UN HOMOSEXUEL DE GAUCHE QUI NE S'ASSUME QU'A DEMI

Adresse posthume à Jean-Louis Bory

Je viens de relire, cher et regretté Jean-Louis Bory, ta *Moitié d'orange*. Tu avais inscrit de ta main sur mon exemplaire : « Pour D. G., voici une petite pierre que j'apporte à SON combat. » Aussi m'attendais-je, comme tu l'écrivais toi-même, à des « précisions embarrassantes » et requérant du « courage ». Mais que de réticences, de périphrases dans ces alléchantes velléités de confession. Oh ! certes tu nous fais savoir que ta mère espérait une fille, qu'on la baptiserait Denise, et que te voilà né Jean-Louis Denise, à la fois homme et femme, Hermès et Aphrodite. Montaigne, dis-tu, avait trouvé sa moitié d'orange en La Boétie. Tout au long de ton livre, tu pars à la poursuite de cette moitié de toi-même. Ton idée fixe, tirée de Platon, était de reconstituer l'être complet qui avait été scindé en deux.

Bien sûr, tu consens à avouer que tu rêvais d'un « corps frère », et que, dès le lycée Henri IV, la main d'un condisciple élu remplaçait ta main. On devine pour quoi faire. Te hante la vision de la Naissance d'Adam, sous le pinceau de Michel-Ange, avec « un vrai genou nu d'homme jeune ». Et comme tu as été longtemps prof, tu ajoutes qu'à tes Adams d'élèves tu tendais la main divine de la chapelle Sixtine.

Tu nous révels encore que ton papa avait deviné bien avant toi-même la germination de ton idée fixe, l'assortissant de ce commentaire : «Situ ne fais de tort à personne, tu n'as pas à en rougir. » Tes idoles étaient les anciens Grecs, le Shakespeare des Sonnets, et Balzac, qui dit tout sans le dire, se risquant pourtant à traiter son héros de tante. Ici, cher Jean-Louis, ne sommes-nous pas frères, puisque tu as préfacé, non sans courage, mon adaptation scénique de Vautrin ? Tu te réclames de Gide, Proust, Cocteau, « des bourgeois », observes-tu, qui, contrairement aux prolos « gais », ne « craignaient pas grand chose ».

Mais sur tes amours, cher Jean-Louis, rien ou presque. Prudence? Pudeur? Incidemment, à la cantonade, tu rejettes sur le compte d'un tiers le renseignement selon lequel on peut louer un C.R.S., un pompier, un garde républicain... pour qu'il cire vos parquets. Neuf fois, je l'ai compté, tu nous as déboutonné « des épaisseurs de chair », en ajoutant lugubrement : « On se frotte l'un sur l'autre, et puis après? » Ta quête est, au fond, désespérée. Gageons que tes rudes militaires n'étaient guère câlins. Ah ! ne pouvoir, soupires-tu, « reposer la tête sur une épaule... » Faute de quoi tu te croyais obligé de faire le fou et de jouer au clown (selon ta propre expression) – ce que tu n'as que trop réussi, à la télé, au soir de ta vie. Une vie, cher Jean-Louis, que tu as toi-même abrégée. Ne l'annonçais-tu pas dans ton livre : « Je vais dans un trou sur la route de Ménerville à Montereau. C'est le cimetière, en plein blé. » Cette mort volontaire aura sonné, sans totalement l'explicitier, la fin de ton idée fixe. Courage de mourir, mais non pas de pleinement t'assumer, ce qui, pourtant, aurait aidé les homosexuels à s'assumer publiquement eux-mêmes.

14. ARAGON, VICTIME ET PROFITEUR DU TABOU

Gai Pied hebdo 4 juin 1983

Le voile vient de se déchirer. On savait par la rumeur publique que le vieil écrivain, lors de ses douze dernières années, n'hésitait pas à se produire en public avec un essaim de garçons, ce qui, à mes yeux, méritait compliment. Mais ceux qui, commemoi, l'avaient vu, durant la quarantaine d'années antérieures, gardé à vue, encadré, surveillé par une mégère du nom d'Elsa Triolet, et professant avec elle, par écrit et sur le devant de la rampe, l'« amour du siècle », une telle conversion les laissait pantois. Le livre que Dominique Desanti vient de consacrer au couple ostentatoire fournit les clés de l'énigme (1).

Le fils naturel et tardif de Louis Andrieux, qui avait réprimé sans douceur la Commune de Lyon, n'était pas, quand Elsa mourut en 1970, un novice de l'homosexualité. Il aurait été un gai dès l'origine, mais un gai cachottier et hypocrite. Dominique Desanti en convient à maintes reprises et de la façon la plus concrète. Mais cette vérité, elle n'y touche qu'avec des pincettes, parce que, trop appuyée, elle démantibulerait son livre. Disons tout de suite que nous aurions mauvaise grâce à jeter la pierre à ce pitoyable frustré. S'il a cru devoir taire ses goûts sexuels, c'est sous le poids hideux du tabou. N'oublions pas que notre émancipation est toute récente et que tant d'autres célébrités, de Mauriac à Montherlant et à Lacretelle, se sont crues obligées de se châtrer dans leurs écrits. Mais Aragon pouvait, ou aurait pu, invoquer d'autres circonstances atténuantes. Tout d'abord, son attachement sublimé pour André Breton, pape du surréalisme, détracteur acharné de ce penchant, chez lui plus profondément refoulé que chez Aragon. Et puis Aragon, arrimé à l'hétérosexualité comme au stalinisme par Elsa, son mauvais génie, devait se protéger d'un autre maléfaisant sectarisme, celui du Parti communiste, hystériquement intransigeant sur le plan des « bonnes mœurs » et qui

ne tolérera les extravagances amoureuses d'Aragon que beaucoup plus tard, quand Elsa ne sera plus là pour le détourner des garçons et que l'évolution de la société post-soixante-huitarde aura enfin fait voler en éclats le tabou. Mais Aragon (j'en reviens au titre de la présente chronique) aura été autant profiteur que victime. Certes il aura dû trop longtemps s'interdire les délices d'un cortège d'éphèbes. Mais il se sera rempli les poches avec l'énorme fric des Œuvres romanesques croisées, acquises en masses par les obédients militants du Parti dit de la classe ouvrière.

(1) Dominique Desanti, Les clés d'Elsa. Éditions Ramsay.

15. INTERVIEW A LA REVUE MASQUES

Mai 1979

Un mot pourrait définir l'état dans lequel je me trouve face aux jeunes qui m'attirent, une sorte de panthéisme érotique; j'éprouve à leur égard un sentiment générique; un peu comme Don Juan qui aimait

toutes les femmes, c'est toute la jeunesse masculine hétérosexuelle qui me plonge dans la joie. Je suis plus attiré par elle que par un individu en particulier. C'est un éblouissement perpétuel devant la diversité des êtres rencontrés qui a animé ma vie. Ce qui explique un peu ma conversion aux idées révolutionnaires, à savoir pourquoi le simple fait d'être attiré par les garçons a pu m'amener à militer. Le fait de tant aimer les jeunes travailleurs m'a conduit, de façon logique, à faire mienne la lutte de toute la classe ouvrière, de tous les exploités et opprimés.

16. INTERVIEW A LA REVUE *HOMO 2000*

1979

Ce qui m'attirait directement, lorsque j'ai commencé à gagner ma vie, c'étaient les jeunes travailleurs : un jeune très beau, qui m'a donné d'énormes satisfactions. Plus tard ça a été un jeune cycliste. Il y a eu aussi un jeune fort des Halles que j'avais rencontré un matin tirant un « diable ». Je n'ai pu m'empêcher de le suivre et, deux heures plus tard, j'étais dans une chambre d'hôtel du quartier, au plumard avec lui; ainsi de suite, toute une série d'aventures de ce type. Il en est résulté une espèce de symbiose entre ma personne et la leur.

De là est venue peu à peu une connaissance de plus en plus grande de leur mode de vie, et un sentiment profond de solidarité humaine contre l'exploitation, la misère. Ce n'était pas une, deux, trois expériences comme un fils de bourgeois pouvait en avoir avec une jeune fille, j'en avais quinze, vingt, trente.

Je pense que la cause de l'homosexualité est relativement simple : dans la jeunesse, il y a l'éclat, la fraîcheur, la beauté, une attirance physique. Pourquoi serait-on aveugle lorsque l'on voit cette radieuse beauté juvénile ? Il faut vraiment être un malade mental pour ne pas être un peu bisexuel.

Je ne suis pas assuré de vivre encore très longtemps, et par précaution j'ai tenu à marquer que je souhaiterais que mon dernier témoignage, mes dernières pensées, soient concentrées autour de mon amour des garçons. J'aurais pu, ayant écrit des livres sur des quantités de sujets, ayant une expérience et une conviction sociales très affirmées, faire une synthèse de mes convictions révolutionnaires, antimilitaristes, anticolonialistes, etc. Si j'ai tenu à ce que ce livre-là soit intitulé *Son Testament*, c'est que je pense que l'homosexualité a joué un rôle si primordial dans mon existence, a tellement hanté mes jours et mes nuits depuis l'âge de quinze ans, que le message que je souhaite laisser de moi, c'est celui-là et non pas un autre. Le fait que je sois marié, père, grand-père, bisexuel, homosexuel, tout cet ensemble détonant, il me semble que -c'est cela que je dois léguer comme point final de mon expérience d'écrivain et d'homme.

17. PROPOS SECRETS DE ROGER PEYREFITTE

« Le mensuel *Homo 2000* (...) a donné un extrait des lettres inédites que, de 1924 à 1928, François Mauriac, qui entraît dans sa quarantième année, a envoyées à Daniel Guérin, son cadet de vingt ans. Le destinataire a déposé cette correspondance à la Bibliothèque Jacques Doucet (1).

« (...) C'est l'écrivain Daniel Guérin dont la personnalité est attachante. Ses goûts homosexuels, dirigés vers la classe ouvrière, l'apparentent à Bory, comme ses convictions d'extrême gauche. »

Roger Peyrefitte, *Propos secrets 2* (Albin Michel 1980)

(1) Je dois préciser que c'est avec le plein accord de Mauriac, d'abord réticent, que j'ai fait le dépôt de photocopies de ces lettres, où il est question de nos penchants homosexuels respectifs. Les originaux avaient été déposés antérieurement, à l'insu de Mauriac, à la Bibliothèque nationale, département des

Manuscrits. Sur mon exemplaire du *Baiser au lépreux*, un des premiers romans de Mauriac, et qui le rendit célèbre, il inscrivit la dédicace : « On baise qui l'on peut ». Voici le texte de la lettre de Mauriac du 13 mars 1968: « Dans quelles mains tomberont les lettres que vous gardez? Si vous ne me les rendez pas, les léguerez-vous au fonds Mauriac de la librairie Doucet ? Je vous le demande bien amicalement. » (D.G.)

Du même auteur :

La Vie selon la chair, roman. Albin Michel, 1929

Kinsey et la sexualité. Julliard, 1955

Shakespeare et Gide en correctionnelle ? Editions du Scorpion, 1959.

Essai sur la révolution sexuelle après Reich et Kinsey. Belfond, 1969.

Autobiographie d'une jeunesse, d'une dissidence sexuelle au socialisme. Belfond, 1969.

Fourier, Vers la liberté en amour. Gallimard, « Idées », 1972.

Proudhon oui et non. Gallimard, 1978.

Le Feu du sang, autobiographie politique et chamelle. Grasset, 1979.

Son Testament. Encre Edition, 1979.

Entretien avec Daniel Guérin, dans Gilles Barbedette et Michel Carassou, *Paris Gay 1925*. Presses de la Renaissance, 1981.

THEATRE

Le Grain sous la neige, d'après Ignazio Silone. Éditions Mondiales, 1961.

Vautrin, d'après Balzac, préface de Jean-Louis Bory. La Plume d'or, 1962.

AUTRES LIVRES

La Concentration économique aux Etats-Unis (en collaboration avec Ernest Mandel). Anthropos, 1971.

L'Armée en France. Filipacchi, 1974.

Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire. Spartacus, 1982.

Pour un marxisme libertaire. Laffont, 1969.

La Lutte de classes sous la Première République (1793-1797). Gallimard, 1968.

L'Anarchisme. Gallimard, 1965.

Bourgeois et bras nus. Gallimard, « Idées », 1973.

Sur le fascisme : I. La Peste brune, II. Fascisme et grand capital. Maspero, 1969.

Ni Dieu ni Maître, Anthologie de l'anarchisme. Maspero, 1970.

Front populaire révolution manquée. Maspero, 1970.

La Révolution française et nous. Maspero, 1976.

Le Mouvement ouvrier aux Etats-Unis. Maspero, 1977.

Ci-gît le colonialisme. De Gruyter, Berlin, 1973.

Les Antilles décolonisées, préface d'Aimé Césaire. Présence africaine, 1956.

De l'Oncle Tom aux Panthères. 10-18, 1973.

Quand l'Algérie s'insurgeait. La Pensée sauvage, 1979.

Paul Gauguin, Ecrits d'un sauvage. Gallimard, « Idées », 1974.

Rosa Luxemburg, Le socialisme en France. Belfond, 1971.

Trotsky, Sur la deuxième guerre mondiale. Le Seuil, 1974.

L'Autobiographie de Malcolm X. Grasset, 1966.

Ben Barka ses assassins. Plon, 1982.

